Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/b2236321x

MATIÈRE DES EXAMENS.

1er Examen. *Physique, Chimie, Botanique, Histoire naturelle, Pharmacologie.*

2e Examen. *Anatomie, Physiologie.*

3e Examen. *Pathologie interne et externe.*

4e Examen. *Thérapeutique, Hygiène, Matière médicale, Médecine légale.*

5e Examen. *Accouchements, Clinique interne et externe.* (Examen prat.)

6e et dernier Examen. *Présenter et soutenir une Thèse.*

SERMENT.

En présence des Maîtres de cette École, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être Suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés ; et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs, ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime, si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobres et méprisé de mes confrères, si j'y manque !

N° 111.
4.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR

L'ALLOPATHIE

ET

L'HOMOEOPATHIE.

Thèse

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE
A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,
LE 18 AOÛT 1838,

PAR JEAN-JOSEPH BÉCHET,
de Boulbon (Bouches-du-Rhône),
Médecin interne à l'Hôtel-Dieu d'Avignon,

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

> La majorité en faveur d'une opinion ne montre pas plus de quel côté est la vérité, qu'à la guerre le nombre des combattans n'indique de quel côté est le bon droit.
>
> RISUENO D'AMADOR,
> *Mém. sur le calcul des probabilités.*

Montpellier,
DE L'IMPRIMERIE D'ISIDORE TOURNEL AINÉ,
rue Aiguillerie, n.° 39.

A MON PÈRE.

A MA MÈRE.

J.-J. BÉCHET.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS

SUR

L'ALLOPATHIE

ET

L'HOMOEOPATHIE.

I.

L'esprit de l'homme a été jeté dans le vague et le doute, jusqu'à ce que la loi première et fondamentale de la science qu'il approfondit ait été trouvée et confirmée par l'expérience. Dans les études physiques, cette découverte a été faite, et son apparition a renversé pour jamais les suppositions systématiques qui l'avaient précédée.

Mais les connaissances philosophiques et médicales n'ont point encore atteint cette perfection. La raison en est sans doute que le but véritable en a été méconnu, et que l'homme, qui en est le sujet, ne peut entiè-

rement se comprendre lui-même. Loin d'apprendre de ses continuels insuccès qu'il n'était point donné à son intelligence de découvrir les secrets de sa création, il a toujours poursuivi dans son orgueilleuse impuissance la vérité première des choses ; il a légitimé ses hypothèses, et il a pris pour fruits de sa raison, les chimériques produits de son imagination déréglée.

De tous les temps, l'art de guérir a payé un large tribut aux travers de l'esprit humain. L'on peut apprécier dans son histoire quels sont les égaremens de l'homme que l'erreur éloigne de la vérité ; tantôt sa raison ne le suit plus hors des limites du possible, où l'emporte son amour pour le merveilleux ; tantôt son jugement est altéré par son incomplète observation. Mais doit-on, à cause de l'inutilité, des dangers même de beaucoup de travaux qui ont apparu jusqu'à cette époque, se livrer à une insouciance coupable ou aux égaremens de ceux qui nous ont précédés ? Non: il faut apporter une logique sévère dans l'examen des faits dont s'est enrichie la médecine en vieillissant : un fait n'est utile à la science que tout autant que l'on connaît la loi en vertu de laquelle il est arrivé ; il s'agit donc de découvrir la puissance par laquelle, selon la pensée de Fontenelle, ceux que nous

possédons semblent se rapprocher les uns des autres : et alors, leur loi connue, l'homme pourra les récréer à volonté : par elle la médecine ne sera plus un art conjectural, mais une science positive. Or, cette loi existe, elle a été formulée, mais on ne veut point la lire : je veux parler de la loi homœopathique.

A ce mot je comprends quelle est la hardiesse de mon projet ; je rappelle toute l'animosité qu'il a excitée, la persécution qui le proscrit, et que je me hasarde de partager. L'oubli presqu'obligé qu'ont pour l'homœopathie les écoles et les sociétés de médecine, paraîtrait me convaincre de témérité, et me forcer au silence sur une matière qui déjà porte le jugement que doit recevoir mon travail. Mais un examen plus approfondi du sujet de cet acte probatoire me rassure et m'enhardit. Je vais le traiter, me rappelant les leçons de logique que j'ai reçues de mes maîtres, car c'est ma raison qu'ils ont formée et l'expérience qu'ils m'ont recommandée, qui m'ont donné ma nouvelle conviction scientifique.

La vérité, la franchise de mon caractère me font un devoir de la faire connaître : non que mon exemple puisse influer sur la conviction des autres, mais au moins peut-

être parce qu'il provoquera de la part de quelques-uns un doute sérieux à la place d'un dédain non éclairé.

Sous l'influence des premières impressions scientifiques que je reçus, je pris la direction que l'on voulut me donner ; mais lorsque mon intelligence a réagi sur les connaissances qu'elle avait acquises ; lorsqu'elle a analysé tout ce qu'elle renfermait, elle a reconnu la fallacieuse sécurité des systèmes, la vanité des hypothèses et l'insuffisance des théories dont sont remplis les livres de médecine. Alors l'incrédulité médicale, que j'avais blâmée chez des hommes éclairés, a obscurci ma conviction ; alors, dis-je, ne pouvant admettre l'imperfectibilité de l'homme dans un art si étroitement lié à son bonheur, ici bas, j'ai voulu connaître l'homœopathie, dont j'avais ri, que j'avais ridiculisée ; cette science qui sort du cercle ordinaire des investigations médicales, et donne au moins, même avant d'en connaître les résultats, la présomption d'une issue différente de celles où l'on est arrivé jusqu'à ce jour.

La voie qui m'a conduit à l'étude de la doctrine hahnemanienne me paraît très rationnelle, et je puis assurer avec vérité que ce qui m'a porté à cette étude et à l'adoption de cette science, c'est l'allopathie elle-même.

En effet, grand fut mon désanchantement, lorsque presque orgueilleux de mes connaissances pathologiques, puisées dans les livres, j'arrivai au lit du malade : mes prétendues lumières furent vaines ; les préceptes d'une application hasardée et les divisions et classifications des nosologistes me parurent ne point se trouver dans la nature. Long temps j'en accusai mon incapacité : je devins ensuite éclectique, et bientôt je m'aperçus que la vérité ne pouvait être dans cette voie de raisonnement, puisque chaque médecin peut par elle se créer un système individuel. La vérité n'est point ainsi multiple. D'ailleurs l'éclectisme, tel qu'il est connu, ne donne aucune loi qui serve de *criterium* dans la pratique.

Mais voyant des praticiens consommés, dans les mêmes hésitations que moi, dans la même incertitude thérapeutique, je dus alors accuser la science elle-même. Souvent l'opium n'a point calmé la douleur, et jamais je ne lui ai vu amener un sommeil calme et paisible : quelquefois le quinquina n'a guéri que momentanément les fièvres intermittentes ; le mercure lui-même a perdu de sa spécificité contre la syphilis, ou même, loin de la guérir, l'a aggravée ; souvent les émissions sanguines sagement combinées

n'ont point détruit l'élément inflammatoire ; la localisation d'une affection souvent hasardée, toujours incomplète et ne conduisant jamais à une voie thérapeutique certaine ; et que de maladies *dites nerveuses*, dont la détermination réelle du siége dans un organe est à jamais impossible, et qui n'ont trouvé que des causes d'aggravations dans les traitemens que j'ai vu diriger contre elles !..

Néanmoins de temps en temps, comme des lumières qui m'éclairaient dans la voie du doute, des guérisons franches, entières, venaient m'avertir qu'il existait aussi une vérité en médecine. « Il est impossible, me suis-je dit avec le docteur Sainte-Marie, que ces faits ne soient que d'heureux hasards ; ils se rattachent indubitablement à quelque grande loi thérapeutique (1). » J'ai dû la chercher, cette loi, non en m'engageant dans la route battue qui depuis plus de vingt siècles a laissé cette science presque stationnaire ; mais dans une nouvelle, peu fréquentée à la vérité et dont l'issue ne pouvait être plus infructueuse.

---

(1) Nouveau formulaire médical et pharmaceut.

II.

Afin de ne pas mériter la qualification d'*enthousiaste* ou d'*homme absurde*, que l'on donne aux partisans de la science homœopathique, je vais exposer à mes juges les motifs détaillés qui m'ont porté à la proscription de l'allopathie; ensuite je parlerai de l'homœopathie elle-même.

Généralement on entend par *allopathe* tout médecin qui ne traite pas ses malades avec des *globules*. Cette acception est fausse : je ne puis l'adopter; car celui qui guérit certaines affections des yeux et aux doses ordinaires avec la belladone, des maladies dyssentériques avec l'*ipécacuanha*, des convulsions tétaniques avec l'*opium*, une métrorhagie, l'absence des douleurs expultrices, avec le seigle ergoté, etc., n'est point un *allopathe*; il guérit par la loi des semblables, il est homœopathe à son insu (1).

Ainsi donc d'après cette explication, je suis loin de bannir tout ce qui a été fait

(1) Plus loin on verra pourquoi les doses ordinaires ne sont pas plus senties que les divisions que prescrit l'homœopathie.

jusquà aujourd'hui : Hahnemann donne une autorité de plus aux cas de guérisons bien observés, épars et incohérens, en apparence, que renferme la *dite allopathie;* l'autorité d'une loi prise dans la nature même, qui les explique et nous permet de les reproduire à notre gré. C'est assez dire que l'on doit en thérapeutique ne point proscrire tout ce qu'enseigne soit systématiquement, soit empiriquement, l'ancienne doctrine médicale; et j'ajoute même, qu'il est des cas où dans le sens réel de ce mot, l'allopathie est indispensable. Ces cas ont été signalés par Hahnemann lui-même dans son *Organon* de l'art de guérir (pag. 163, § 67). Il n'a pas, comme on l'a dit, élevé un système n'ayant de fondement que dans son imagination, mais au contraire, il a étudié la nature et en a déduit ses conséquences thérapeutiques. Je me hâte donc de le dire, c'est comme science que je proscrits l'allopathie; ce qui est si variable dans ses principes, si incertain dans ses résultats, ne peut porter le nom de science.

DE L'ALLOPATHIE.

J'entre dans des détails.

« Le malade, a dit Hyppocrate (1), demande de son médecin des secours et non un vain luxe de moyens. » Cette vérité qui nous est parvenue aussi forte qu'elle l'était alors, n'a pas toujours été le guide de ceux qui ont travaillé à la perfection de l'art de guérir. En effet, on a vu souvent apparaître des hommes qui ont changé la direction des études médicales, et toujours le but, la guérison des maladies est resté dans la même obscurité. Tous inspirés par une idée préconçue, ont cru trouver la solution du problême médical, en s'appuyant sur un principe admis à *priori*, qui était la base de leurs systématisation ; mais ce principe a été tantôt une hardie conception, tantôt une vieille erreur régénérée par des mots nouveaux, et leurs brillantes hypothèses, dont le résultat est de familiariser avec le faux, sont propres à créer des praticiens à qui l'on adresserait, à juste titre, ces paroles de Stahl :

---

(1) *De mediço.*

« On peut, dit-il, faire à un médecin qui ne porte auprès de ses malades que le délire de son imagination, et qui n'oppose à la fièvre dévorante que de frivoles raisonnemens, le reproche que Senèque faisait aux sophistes : que tout leur savoir se réduisait à des vaines futilités, et ne faisait que donner carrière aux passions qu'ils auraient dû s'attacher à modérer. »

Pour être médecin, c'est-à-dire, homme propre à guérir, il y a deux conditions à satisfaire : connaître la maladie à guérir, et le moyen qui peut la détruire. Or l'allopathie ne possède rien qui devienne loi scientifique, devant conduire au but proposé.

Pour arriver à la connaissance de la maladie, il faut en étudier les causes, la nature, le siége et les symptômes, a-t-on dit.

Les causes extérieures des maladies ont des conséquences thérapeutiques que l'on ne peut nier ; mais l'allopathie les a-t-elle saisies ? nullement. En effet, sauf dans les cas chirurgicaux, que déduit-on pour la guérison de la connaissance de cet ordre de causes ? rien. Que l'affection des voies gastriques ou respiratoires soit consécutive à l'impression d'un air frais ou d'une violence extérieure, ou d'une impression morale vive, le malade sera toujours tonifié d'après tel système, ou

débilité d'après tel autre. Le praticien n'est point éclairé de ce que telle affection cérébrale est survenue à la suite d'un chagrin concentré ou d'une joie excessive, d'un accès de colère ou d'un amour malheureux, d'une frayeur ou de l'ennui, de l'insolation ou de l'abus des spiritueux. La diversité de ses causes n'impriment aucune direction dans l'emploi des moyens à adopter pour combattre la maladie, c'est-à-dire que, si le malade à le pouls plein, la face rouge et la peau chaude, il sera nécessairement saigné ; si au contraire il y a une atteinte réelle portée aux forces vitales, que le malade soit dans le collapsus, il devra nécessairement être tonifié.

La logique semblerait pourtant faire présumer que les effets de causes aussi différentes dans leur action, ne peuvent être combattus efficacement par un seul et même ordre de moyens. L'allopathie dite *rationnelle*, n'enseigne point que cela soit : la maladie existe avec sthénie ou asthénie, qu'importe alors alors la cause occasionnelle ?

Mais si la médecine ordinaire n'a attaché aucune importance thérapeutique aux causes venant du dehors et appréciables par les sens; il n'en est pas ainsi des causes occultes et intimes que l'on a assignées aux désordres pathologiques. Dans l'étude de cet ordre de

causes on a confondu celle de la nature de nos maux, et c'est d'elle que nous viennent l'*humorisme*, qui tantôt n'a reconnu de maladies que dans la bile, tantôt dans le sang; le *solidisme*, avec son *strictum* et *laxum*; la sthénie et l'asthénie : et alors partant de ce prétendu axiôme *sublatâ causâ tollitur effectus*, on a agi en conséquence de la cause ou nature du mal qui a été admise. Sans apprécier que la supersécrétion de la bile n'est point cause de la maladie, mais effet d'un trouble porté dans sa sécrétion ; il faut évacuer, à quelque prix que ce soit, cet ennemi prétendu de la santé. S'il y a pléthore, on doit verser du sang, quoiqu'il ne soit pas raisonnable de croire qu'un organisme dans lequel ce liquide n'était pas en excès, il y a deux heures, avant une vive impression morale, ne puisse continuer de vivre, s'il ne perd plusieurs livres de cette chair coulante, selon l'expression de Bordeu. D'après la pratique de l'école régnante, la pléthore est donc plutôt une augmentation en volume qu'un désordre de la masse circulante. Le raisonnement dans tous les cas se réfuse à l'adoption de cette hypothèse ; elle est contraire même à la pensée de celui qui a dit : « il n'y a ni exaltatation, ni diminution

générales et uniformes de la vitalité des organes » (1).

La manière d'envisager ainsi les désordres morbides ne considère que la matière, et ne tient nul compte de la force qui la met en mouvement : les corollaires en sont évidens ; c'est une pratique toute matérielle. Mais est-ce bien s'adresser à la cause première ou à ses effets, en agissant de la sorte? « La maladie spontanée, dit *même* Broussais, est toujours vitale dans son commencement» (2) : or cette manière de s'exprimer indique assez que la cause première des maladies est immatérielle, et que les changemens qu'elle produit dans la direction des fluides, la contexture de nos organes, dans nos sécrétions ne sont que des effets. Et l'on dit que c'est rationnellement, *en agissant sur la cause du mal*, que l'on extrait le sang ou la bile, etc. !

Au reste, je ne puis mieux juger ces idées qu'en rappelant ici un passage de Pinel : « Pourquoi a-t-on mis si souvent en oubli la pureté du goût d'Hypocrate, son éloignement pour toute théorie vaine, pour toute explication frivole, sa marche philo-

---

(1) Broussais, propos. LXXII de médecine.

(2) Examen des doctr. méd, t. IV, p. 642.

sophique si digne d'être suivie, si rarement prise pour modèle? Quelle stérile profusion d'écrits publiés depuis Gallien jusqu'à nous. Sur les désordres produits par la bile, la pituite, le sang, l'atrabile, comme si ces fluide jouaient sans cesse un rôle actif pour nous tourmenter et nous perdre! que de théories vraiment dégoûtantes sur les amas impurs des premières voies, sur la saburre, les saletés gastriques, les humeurs putrides, le sang dissous, et autres jeux frivoles de l'imagination, qui ont passé de la poussière des écoles dans le langage familier, et que l'on retrouve même dans des ouvrages où brille d'ailleurs le vrai talent de l'observation. » On se croit autorisé à penser, après la lecture de ces paroles, que la conviction qui les a inspirées à Pinel, aurait dû le garder de tomber dans les fautes qu'il vient d'anathématiser : il n'en est rien ; il a admis aussi des explications et des théories.

A l'article du traitement de la fièvre adynamique, par infection miasmatique, il dit : « Si dans les premières vingt-quatre heures, la funeste influence des miasme délétères s'est déjà manifestée par des symptômes plus ou moins graves, on peut encore *expulser*, en grande partie, *le foyer de l'infection*, ou du moins rendre la maladie plus bénigne, en

provoquant le vomissement ou la sueur. » Et dans un autre passage il dit : « Le virus vénérien peut être *porté* dans le canal thoracique et passer dans la masse commune des liquides ;..... il en résulte que le virus ne *circule* qu'un certain temps dans les fluides, ordinairement *cinq ou six semaines*.

Mais Bichat a dit : « Qu'est l'observation, si l'on ignore là où siége le mal ? » L'auteur de la doctrine *physiologique* s'est emparé de cette idée, et il a avancé que la cause matérielle organique d'une maladie est indispensable à connaître pour la guérir : il a localisé tous nos maux, ou il a cru le faire ; il a eu la pensée d'effacer à jamais des tableaux de la science, les égaremens de l'imagination, les théories, les subtilités frivoles, etc., et lui, comme Pinel, a payé tribut aux vieilles impulsions. L'irritation, ce Protée si commode, ce génie familier de Broussais, qu'est-ce autre chose, si ce n'est une brillante hypothese, un ontologisme, pour me servir de ses propres paroles ?

Quoi qu'il en soit de cette tendance à prendre l'effet de la cause pour la cause elle-même, c'est-à-dire, à matérialiser la cause des maladies, il en est résulté un *quasi-progrès*. L'anatomie pathologique a rendu plus facile le diagnostic de certaines affections, mais

elle n'a encore découvert aucun spécifique. Qu'a-t-elle donc fait ? beaucoup pour le médecin pathologiste, mait rien, ou presque rien pour le médecin thérapeutiste. On a exagéré ses avantages ; on a oublié que le sang d'un cadavre, n'est plus du sang et que la vie a des secrets que la mort ne revèle pas (1).

Je le répète, depuis bien des siècles on a cru qu'il n'y avait de guériton possible que pour les désordres dont on connaissait la cause intime ; on la recherchée et les résultats ont été entièrement nuls. Ce n'est point l'étude, l'analyse du virus chancreux de la sérosité psorique qui ont fait découvrir le mercure, le soufre. Le quinquina a guéri et guérira la fièvre des maris, quoique les effluves marécageux ne soient point expliqués dans leur mode d'action sur l'organisme, et jamais la recherche spéculative des tubercules, du tétanos, de l'épilepsie, de la chlorose, etc.,

---

(1) L'autorité de M. Chomel ne peut être récusée en pareille matière ; cet auteur a dit : « Pour établir d'une manière convenable le traitement d'une maladie, il ne suffit pas de connaître la lésion que l'on trouve chez les sujets qui succombent à cette maladie ; dans beaucoup de cas cette connaissance est, dans l'état actuel de la science, presqu'inutile sous le rapport du traitement.

ne faira connaître le médicament qui doit les guérir. De la connaissance, serait-elle possible, de cet ordre de causes, il n'y a aucune conséquence rigoureuse à telle application thérapeutique.

III.

La vie nous est inconnue dans son essence : or la maladie, n'étant que la vie modifiée, ne peut aussi être connue dans son essence, mais seulement par ses manifestations, c'est-à-dire par ses symptômes. (Cette conséquece qui est exclusive à l'Homœopathie, découle rigoureusement des prémisses de ma proposition). Comment se fait-il donc, qu'en allapathie, où cette vérité est au reste professée par tous les bons esprits, on n'en tire pas la même conclusion ?

On lit le *Dictionnaire abrégé des sciences médicales* (1) : « L'essence des maladies est inconnue, comme l'essence de tout ce qui existe, de tout ce qui a lieu, comme celle de la vie et de la santé. Ce mot doit être banni de la physiologie et de la pathologie. »

---

(1) Art. *Essence*.

M. Adelon (1), à la fin de la description de chaque fonction, termine toujours par ces mots : « L'essence de cette fonction n'est pas plus pénétrable que celle de toute autre, c'est-à-dire, qu'elle est organique et vitale. »

M. Dubois (d'Amiens) dit : (2) « La terminaison des maladies par la mort est aussi impénétrable que les conditions d'existence des maladies et de l'état de santé ; et comment connaîtrions-nous toutes les conditions qui font que la vie ne peut plus persister, quand nous ne connaissons ni les conditions organiques de la vie dans l'état anormal, ni celles de la vie dans l'état de santé ? »

Il existe au reste un nombre infini de définitions de la vie, dont chacune pourrait donner lieu à une définition de la maladie. Cette multiplicité d'opinions prouverait suffisamment si la raison, dégagée de l'esprit de système, ne le reconnaissait, que l'essence des désordres morbides est entièrement hors du domaine de la compréhension intellectuelle de l'homme.

Que penser alors des *venins*, des *humeurs*, des *âcres* que l'on a viciés et fait voyager dans l'économie ; de la *fibre*, qui tantôt est

---

(1) Physiologie de l'homme.

(2) Pathologie générale.

lâche ou *tendue*, *sèche* ou *humide*, et devient ainsi la cause des maladies? Que dire des *pressions*, des *oscillations*, des *vibrations*, etc., ou des *levains*, des *acides*, des *alcalis*, etc.? Ces opinions, il faut en convenir, ne sont plus dans le crédit des écoles; mais celles qui y règent sont-elles plus mesurées sur l'impossibilité où nous sommes de connaître les essences morbides? La doctrine physiologique qui prétend pénétrer le *solidum vivens*, menacé dans son existence, possède-t-elle une loi certaine de ses modifications; pénètre-t-elle le secret des altérations organiques?

On veut des classifications basées sur la nature des maladies, et l'on déclare qu'il n'y a de traitement rationnel si on ne connaît cette nature. « Ainsi, disent les élèves de Broussais (1), sans la connaissance de la nature des maladies, il n'y a pas de traitement rationnel possible. » Et plus loin : « La nature des maladies consiste dans les diverses altérations des tissus ou des fluides. » Mais de leur propre aveu, cette nature, même matérielle, ne leur est pas toujours connue. Ces mêmes auteurs disent, dans un autre passage :

---

(1) Roche et Sanson.

« Mais la nature de quelques-unes de ces altécations n'est pas parfaitement démontrée. »

Par des raisonnemens surtout physiologiques, il me serait facile de prouver que les altérations matérielles ne constituent point la nature des maladies, mais n'en sont seulement que des symptômes, des effets. Or que devient la classification basée sur cette connaissance prétendue de la nature des désordres morbides?

Ce serait me répéter que d'établir par de nouvelles preuves que les lésions anatomiques ne révèlent rien sur cette question, nature des maladies. Il me suffit de dire que, quels que soient les efforts que l'on ait faits ou que l'on fera pour la résoudre, elle sera à jamais insoluble, et que tant que l'on aura la hardiesse de l'aborder, le sublime art de guérir sera le domaine de l'imagination, toujours enveloppé d'obscurités, de conceptions hasardées et de pratiques mensongères (1).

---

(1) La raison se désistera bientôt de ses prétentions outrées. Car l'homme que Sthal désirait voir, est enfin venu. Ce célèbre médecin disait, lorsqu'il changea la face de la médecine-pratique : « Je voudrais qu'une main hardie entreprit de nettoyer cette étable d'Augias. »

IV.

L'obscurité qui nous cache la nature des maladies, c'est-à-dire le mode de changement qu'a subi l'organisation malade, se reproduit la même quand il s'agit de déterminer quel est le tissu, l'organe, ou le système que la maladie occupe. D'abord excepté les lésions organiques ayant pour cause l'action d'agens extérieurs, toutes les autres ne sont que des effets et non la cause de la maladie à guérir. Ainsi une lésion traumatique est le point de départ du trouble qui se développe; mais le bubon inguinal n'est qu'un symptôme dont l'origine n'est pas appréciable, quant au siége. Ensuite la localisation d'une maladie n'est autre chose que la détermination du symptôme prédominant, ou de celui que l'on juge tel; et il a fallu pour la commodité des pathologistes qu'il fût toujours matériel, alors les classifications ont été possibles. Mais la syphilis n'est point encore classée, le siége n'en est pas démontré, et pourtant le mercure la guérit. Est-ce parce que la fièvre intermittente pernicieuse a son siége (prétendu) dans le cerveau, que le

quinquina a l'admirable propriété de la faire cesser ?

Au reste si, comme il le faut pour éviter l'erreur, on sépare avec soin ce qui est rigoureusement démontré, de ce qui n'est que probable ou supposé, à quoi se réduirait ce que l'on sait sur la question du siége des maladies ? Combien n'en est-il pas qui n'ont aucun symptôme matériel appréciable qui puisse être pris pour en être le siége ? Car il est généralement admis qu'un organe ou un système d'organe est d'autant plus fréquemment affecté, que ses fonctions sont plus importantes ; le système nerveux est donc bien plus souvent malade, comparativement, et l'expérience le démontre, que tous les autres systèmes de l'économie : comment se fait-il que l'anatomie-pathologique nous apprenne si peu sur le siége de ses lésions ?...

V.

On entend par symptômes des maladies, toute manifestation anormale survenue dans l'accomplissement des fonctions : en d'autres mots, les symptômes sont une lésion ou de sensation, ou de fonction, ou de texture.

Les symptômes qui expriment les deux premières espèces de lésions, sont toujours immatériels ou dynamiques, et ceux qui expriment la troisième espèce de lésion, sont matériels ou statiques. Il n'existe point un rapport si invariable entre telle espèce de symptômes et telle autre, pour que celle-là connue, on doive négliger celle-ci. Que de vastes désordres matériels qui ne donnent lieu qu'à très peu de désordres dynamiques! et que de fois les symptômes dynamiques ne sont pas en rapport avec les lésions matérielles! Peut-on par le point rouge-brun que présente l'affection charbonneuse, se rendre raison de la sensation de *vapeur chaude*, *âcre* et *mordicante* que le malade dit éprouver dans le membre affecté ?

La maladie, comme je l'ai prouvé plus haut, n'est appréciable à nos sens que par ses symptômes : ici encore l'Allopathie est incomplète dans ses enseignemens. Les symptômes mariels sont seuls étudiés par elle, et les dynamiques ne sont presque d'aucune importance clinique. Les travaux des anatomo-pathologistes ont fait beaucoup pour l'étude des symptômes matériels ; mais les nombreuses nécropsies qu'ils ont faites, n'ont pas donné des résultats plus immédiatement applicables à la thérapeutique. On dirait que

cette école s'est bornée, dans ses efforts, à vouloir préciser quelles lésions on peut prédire chez un agonisant : elle paraît avoir oublié que c'est peu d'expliquer et de constater des désordres organiques, et que le médecin doit surtout viser à les empêcher ou à les détruire.

Quoi qu'il en soit, l'Allopathie possède de précieux matériaux pour l'appréciation des symptômes matériels ; espérons donc qu'un génie puissant viendra allier à la thérapeutique les études des anatomo-pathologistes.

Quant aux symptômes dynamiques, ils sont peu ou mal étudiés en Allopathie. Sous la dénomination universelle et commode de *maladies de nerfs*, on désigne toutes les lésions de fonctions et de sensations. Au reste, c'est sans doute à cause de l'impossibilité où elle est de diriger un moyen curatif contre chacune de nos douleurs, que l'Allopathie ne tient nul compte des nuances qu'elles présentent. En effet, *douleurs rhumatismales*, *douleurs de goutte*, *douleurs névralgiques*, telles sont les espèces que renferment toutes les manifestations des désordres de sensations, Que la douleur soit pongitive ou obtuse, pressive ou lacérante, accompagnée de chaleur ou de froid, soulagée par le mouvement ou le repos, par l'air frais ou l'air chaud ;

qu'elle soit plus vive le matin ou le soir, après le repas ou avant, etc., ces différences ne sont pas même demandées au malade dans la pratique allopathique. Est-ce bien là du *rationalisme ?...*

Cette omission des symptômes dynamiques que l'Allopathie permet dans l'examen d'une maladie, outrage la raison la plus ordinaire. Mais c'est peu encore ; il est des maladies dont ils ne peuvent, d'après leur propre aveu, débrouiller les symptômes matériels, c'est-à-dire, en reconnaître le siége. Alors, que font-ils ? Le voici (1) : « On se demande ce qui s'oppose à ce que le siége de la maladie puisse être découvert, et on trouve que c'est *l'obscurité des symptômes ;* qu'y a-t-il donc à faire pour écarter ces obstacles ? Il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de faire en sorte que les *symptômes se prononcent davantage.* Or, pour cela, rien de mieux que d'administrer un excitant un peu énergique. Il arrive alors de trois choses l'une, ou bien le malade est soulagé : dans ce cas, il est vrai, l'incertitude n'est pas dissipée, mais on continue de le traiter par cet excitant qui le soulage ; ou bien, il n'éprouve aucun changement, et on recommence en augmen-

(1) Roche et Sanson.

tant la dose du stimulant ; ou bien enfin, les symptômes se prononcent, l'organe affecté devient le plus ordinairement douloureux, et dès lors le but est atteint. »

Et c'est dans l'acte important du rétablissement de la santé des hommes que l'on pose en précepte de tirer ainsi à la loterie le moyen qu'il faut employer !

Ainsi, puisque la maladie n'est réellement curable que lorsqu'elle est toute entière connue du médecin, et qu'elle ne peut être connue que par la somme complète des symptômes qui la traduisent, on ne doit pas s'étonner de l'insuffisance de l'Allopathie dans une infinité de cas. Je viens d'exposer comment elle procède dans l'appréciation des symptômes, et cela suffit, je crois, pour donner la raison de ses fréquens insuccès.

Pour me résumer dans ce que j'ai dit de la pathologie allopathique, je conclus que dans cette branche, l'art de guérir est loin de la vérité, parce que : 1° elle ne tient pas suffisamment compte des causes extérieures ; 2° on base les classifications sur un principe ruineux, sur *une inconnue*, pour me servir des expressions d'un pathologiste moderne, sur la connaissance de la nature des maladies ; 3° le *siége* n'est autre chose que le symptôme matériel le plus saillant

ou que l'on juge tel ; 4° les symptômes matériels ont seuls de l'importance, et les dynamiques sont entièrement négligés.

Donc l'Allopathie n'a point une valeur scientifique pour arriver à la connaissance de la maladie à guérir. Mais voyons si dans ses procédés thérapeutiques elle est plus propre à satisfaire une logique sévère.

VI.

Comme je l'ai déjà dit, une maladie n'est susceptible de guérison que lorsque par sa manifestation ou symptômes, elle a été parfaitement appréciée par le médecin ; mais cette condition obtenue, il faut encore connaitre le modificateur propre à détruire les désordres observés. Il est donc évident que la pathologie et la thérapeutique sont deux branches d'une seule et même science, elles sont les deux parties d'un tout, elles sont tributaires l'une de l'autre. Aussi de tous les temps la thérapeutique a été comme un miroir fidèle qui a réfléchi l'état de la pathologie ; celle-ci n'a rien professé de vrai ou de faux, de bon ni de meuvais dont celle-là n'ait été l'écho. C'est assez dire que continuellement les systèmes de pathologie ont

bouleversé la thérapeutique : les dogmatistes qui ont cru pouvoir imposer leur opinion aux phénomènes morbides, se sont donné le même droit envers les substances médicamenteuses ; et de même que tel tissu a pu être relâché ou irrité par tel ou tel auteur, ainsi, telle substance a été excitante ou émolliente ; le quinquina a reçu, tour-à-tour ou en même temps une infinité d'épithètes. Il a été stomachique, fébrifuge, anti-septique, nervin, anti-scorbutique, etc. Le tartre stibié est un irritant pour les uns, et pour les autres il est sédatif, etc.

De même que la chimie, la physique, la dynamique ont paru à tous les bons esprits insuffisantes pour donner la raison des phénomènes, soit physiologiques, soit pathologiques ; ainsi nos sens seuls ou aidés des instrumens que leur fournissent ces sciences sont incapables de nous révéler les vertus que recèlent les substances médicamenteuses.

J'appelle médicament tout modificateur de l'état actuel de l'organisme : la thérapeutique a deux ordres de moyens à la disposition du praticien, ceux qui agissent sur nos tissus chimiquement ou physiquement, et ceux qui impressionnent l'organisme d'une manière toute vitale ou dynamique.

Pour mieux me faire comprendre, je range

dans la première catégorie les moyens chirurgicaux ordinaires, que j'appellerai *chirurgicaux externes*, et les vomitifs ou purgatifs, etc., que j'appelle *chirurgicaux internes ;* une légère dose de mercure en friction qui fait cesser des symptômes syphilitiques éloignés, est pour moi un remède dynamique ou vital : en d'autres mots, c'est un spécifique. » A chaque cause, un effet spécial, » disent MM. Trousseau et Pidoux (1); cette pensée renferme explicitement celle-ci : la vraie médecine est exclusivement dans la connaissance des spécifiques.

La médecine n'en connaît qu'un petit nombre dont elle ne peut, au reste, se glorifier ; car ce ne sont pas les systèmes qui les ont découverts.

Pour m'épargner de parler au long sur la matière médicale allopatique qui a précédé ces temps modernes, je vais citer un passage d'un auteur dont l'autorité ne peut être suspectée. Bichat a dit : (2) « Il n'y a point eu en matière médicale de systèmes généraux ; mais cette science a été tour-à-tour influencée par ceux qui ont dominé en médecine ; chacun a reflué sur elle, si je puis m'exprimer ainsi.

---

(1) Traité de thérapeutique, t. II. p. 26.

(2) Anat. génér., tom. Ier, pag. XLVI.

De là le vague, l'incertitude qu'elle nous présente aujourd'hui. Incohérent assemblage d'opinions elles-mêmes incohérentes : elle est peut-être de toutes les sciences physiologiques, celle où se peignent le mieux le travers de l'esprit humain : que dis-je? Ce n'est point une science pour un esprit méthodique, c'est un ensemble informe d'idées inexactes, d'observations souvent puériles, de moyens illusoires, de formules aussi bizarrement conçues que fastidieusement assemblées. On dit que la pratique de la médecine est rebutante ; je dis plus, elle n'est pas, sous certains rapports, celle d'un esprit raisonnable, quand on en puise les principes dans la plupart de nos matières médicales. »

Broussais aussi a bien jugé nos matières médicales : il a senti le besoin de détruire et il l'a fait. Mais ne pouvant reconstruire une science qui était comme à sa naissance, il a préféré la condamer tout-à-fait. Il a voulu faire disparaître des moyens, qu'il jugeait sans doute comme puissans ; mais ne pouvant en deviner les vertus, il les a proscrits de sa doctrine et les a remplacés par la saignée et les sangsues. Bientôt l'insuffisance de ces deux moyens, *avec leurs accessoires obligés*, forcèrent les médecins à donner accès à d'an-

ciens modificateurs, mais qui furent appelés *dérivatifs*.

Comme il fallait tout expliquer, se rendre raison de tout ce qui s'opérait dans l'organisme, la médecine physiologique a pris ces mots pour devise : *ubi dolor*, *ibi fluxus*, et alors telle substance qui était chargée d'expulser par les selles une quantité plus ou moins grande de saburres gastriques, d'impuretés intestinales, devint un médicament dérivatif : les cautères, le séton, les moxas, n'ont plus été des fonticules donnant issue aux humeurs peccantes, mais des points artificiels d'irritation qui doivent déplacer l'irritation primitive (1).

Quoiqu'il en soit, la thérapeutique dogmatique peut de nos jours se résumer ainsi : les émissions sanguines et les délayans constituant la médication débilitante qui doit éteindre l'irritation ; l'usage de quelques subs-

(1) C'est ainsi que peut fasciner l'esprit de système : on croit avoir renouvelé les choses parce qu'on change les mots qui les désignent : et la nature se joue de ces subterfuges. Que le tamarin, la casse et le sené soient donnés comme dérivatifs ou comme purgatifs de la masse des humeurs, il n'en est pas moins vrai que le pauvre malade doit avaler une noire et nauséabonde décoction, et que les substances produisent sur l'organisme l'action qui doit nécessairement résulter de leur emploi.

tances qui composent la médication dérivative, laquelle doit déplacer l'irritation. Or, ces modes thérapeutiques généralement admis sont-ils réellement fondés sur la nature? Si cela est, ils doivent être invariables dans leurs principes et dans leurs conséquences, ils doivent avoir une certitude scientifique.

Les nombreux démentis que l'expérience clinique donne à cette pratique, ne sont point des exceptions qui la confirment, mais au contraire témoignent de son imperfection. Il existe indubitablement une loi thérapeutique qui n'est que le corallaire des lois invariables de la vie : tout prouve que la médecine dite *physiologiqae* est loin de cette loi : elle se ment à elle-même : elle prétend ne rien faire sans s'en rendre rigoureusement raison; sans connaître le mode d'être, la nature de l'altération qu'elle a à combattre, et la manière d'agir des moyens qu'elle emploie. Un rapide examen prouvera combien ces promesses sont exagérées, sinon tout-à-fait fausses.

C'est à elle surtout que l'on doit l'usage si répandu de l'application des sangsues à l'épigastre; et cela dans le but *de dégorger localement l'estomac qui est malade.* L'expérience a dès long-temps démontré l'efficacité de cette pratique dans certaines inflammations de cet organe, surtout compliquées d'érysipèle fa-

cial : et ce fait qui est incontestable se refuse à toute explication rigoureuse. En effet, si c'est dans le but de retirer du sang que l'application des sangsues a lieu, tant vaudrait-il l'extraire par un procédé plus expéditif et moins douloureux, la saignée. Mais ce n'est pas là évidemment le seul but, car la phlébotomie dans ces cas est tout-à-fait inefficace, si elle n'est nuisible : c'est donc pour faire une déplétion sanguine *locale* comme ils le disent.

Mais c'est la muqueuse gastrique qui est enflammée : les vaisseaux sanguins qui se ramifient dans cette membrane n'ont aucune anastomose avec ceux du derme épigastrique, que dis-je, les vaisseaux de cette région viennent, l'un ascendant de l'iliaque externe, c'est l'artère épigastrique ; l'autre, descendant de la sous-clavière, c'est la mammaire interne, et les artères qui portent le sang dans l'estomac viennent du tronc cœliaque !

De quelque manière que l'on se rende anatomiquement raison de cet acte thérapeutique, il s'ensuit que la saignée serait autant *locale*, si elle était faite au jarret, sur le vertex ou au pli du bras. Mais les sangsues ne sont vraiment utiles que si elles piquent dans le lieu d'élection, l'épigastre. Voilà donc le procédé thérapeutique le plus familier

aux médecins dits physiologistes, qui prétendent ne rien faire sans s'en rendre rigoureusement raison, qui leur devient tout-à-fait inexplicable.

Il en serait de même de l'application des sangsues, des ventouses sur les parois thoraciques contre un point pneumonique, etc.

Sont-ils plus heureux dans l'emploi de la saignée ? il n'y a, disent-ils, de traitement rationnel, si on ne connaît la cause du mal, et partant de ce principe, ils veulent diriger leur médication contre cette cause. Or comme ils saignent dans les neuf dixièmes des maladies, on peut en conclure que dans tous ces cas le sang en est la cause ; mais d'après l'axiome qu'ils invoquent, *ubi dolor ibi fluxus*, lorsqu'ils ont une dérivation à produire, il est évident que la congestion sanguine n'est que consécutive à une stimulation préalable; donc en soustrayant le sang, ils n'enlèvent nullement la cause, mais seulement les effets de la maladie. Et c'est la médecine phisiologique qui s'explique tout et qui agit toujours sur la cause du mal, qui a préconisé cette pratique ! Y aurait-il eu fluxion d'un liquide quelconque, si une cause ne l'avait appelé dans le point enflammé ? Le sang et les divers liquides organiques, qu'est-ce autre chose, si ce n'est de la matière ? Il faut donc une

puissance qui leur donne telle ou telle autre direction : cette puissance contenue dans son harmonie naturelle constitue la santé, fâcheusement influencée au contraire ; elle produit les désordres matériels, que bénévolement on a pris pour causes des maladies, tandis qu'ils n'en sont que les effets ou symptômes (1).

La méthode dérivative peut être poursuivie par une critique non moins victorieuse. Le raisonnement étayé de l'expérience clinique, prouve sans peine que le plus souvent elle est insnffisante, ou nuisible, quelquefois impossible et rarement utile. Au reste, l'Allopathie n'a aucune loi fixe qui doive guider le praticien dans son emploi.

Hypocrate a dit (2), *Duobus laboribus simnl obortis, vehementior obscurat alterum:* Cet aphorisme du père de la médecine est

---

(1) Ces raisonnemens, poursuivis dans lenrs dernières conséquences, peuvent faire apprécier combien on agit rarement sur la cause réelle du mal, dans la pratique dite physiologique. Aussi arrive-t-il souvent qu'on ne peut plus saigner, par ce que le malade est trop faible, qu'on ue peut plus dériver sur le tube digestif, à cause de l'irritation intestinale, ni sur la peau, à cause de l'irritabilité génerale, et néanmoins la maladie dure encoue.

(2) Aph. sect. II, 46.

la mesure de la valeur de la dérivation. Si la maladie produite ne surpasse pas en intensité la maladie à déplacer, elle ajoute, sans nul avantage, des douleurs artificielles aux douleurs préexistantes, et les réactions sympathiques aggravent l'état général du malade : si une dérivation suffisante a été portée sur un organe moins important, il n'y a pas non plus guérison, mais seulement déplacement, changement de la maladie : si elle a été opérée sur un organe interne. Dans les arthritis choniques, tels que le tube digestifs, les reins, il peut en résulter une maladie artificielle secondaire aussi grave que la première.

Dans les affections cutanées intenses, les rhumatismes chroniques, et toutes les maladies où les forces du sujet sont minées par une gastro-entérite chronique, ce qui est très-ordinaire, cette médication est absolument impossible.

Elle peut être avantageuse seulement lorsqu'une affection immédiatement grave, ayant son siége dans un organe important, tels que les yeux, l'encéphale, etc., sans être complétement déplacée, est néanmoins disséminée ; alors le malade n'est point guéri, mais on prend du temps pour arriver plus sûrement à ce but.

Mais la médication dérivative serait-elle

réellement efficace, il y aurait encore à désirer la loi par laquelle son emploi doit être réglé. L'effet des dérivatifs cutanés est certain dans leur application, mais non, quant aux résultats therapeutiques. Les dérivatifs internes sont très souvent infidèles dans l'action qu'on en attend. il serait fastidieux de parler des infinies variétés d'impuissance qu'ils rencontrent quelquefois, et leur vertu propre reste sans doute sans effet, à cause de l'inopportunité de leur emploi, qui comme je l'ai déjà dit, n'est point assujetti à une loi fixe.

VII.

Il existe dans l'état actuel de la thérapeutique allopathique, une espèce d'empirisme que les dogmatistes admettent avec la qualification *méthodique*, qui peut conduire à quelques applications heureuses, mais qu'on ne peut admettre comme de la science. En effet, doit-on administrer la digitale dans toutes les affections du cœur, le sous-nitrate de Bismuth dans toutes les gastralgies; le quina dans toutes les fièvres intermittentes; les préparations de fer contre

tous les états chlorotiques, etc.? ou bien, qu'on nous spécifie les cas opportuns pour leur administration. Au reste, ce n'est pas tout, non-seulement l'incertitude la plus grande dérobe ou rend stériles les vertus des substances, mais encore le mode de les administrer n'a rien de précis, de rigoureux. L'art de formuler, que quelques médecins poussent jusqu'à la *coquetterie*, renferme-t-il des principes et des lois qui le rendent invariable et certain? Les connaissances chimiques, à la vérité, ont la prétention de lui donner une précision scientifique : sans doute, tant que les substances sont dans la fiole à médecine, cela est possible, mais la chimie ne peut rien enseigner sur ce que l'organisme ressentira après l'ingestion de plusieurs substances réunies ensemble, *selon les règles de l'art*. Ainsi, vague et incertitude, quant à la connaissance du moment et du cas où telle substance convient, et caprice, en quelque sorte, qui réunit diverses substances ensemble (1).

C'est cet empirisme qui, dans la pratique, n'est pas plus heureux qu'il ne l'était autrefois, qui a fait dire à Celse, à cause de ses dan-

(1) En général, on a toujours apprécié l'art de guérir sur ce point; aussi tel médecin qui n'est pas *drogueur*, comme on dit, est préféré au polipharmaque.

gers, *summa medicina non uti medicamentis.*

J'ai examiné jusqu'à présent la thérapeutique appliquée par tel ou tel procédé, c'est-à-dire d'une manière partiellement synthétique ; une critique plus élevée et plus large aurait dévoilé tantôt le Brownisme détruit par les succès de la médecine antiphlogistique, tantôt les exagérations du Broussaissisme, pâlissant devant les hardiesses du contro-stimulisme. Mes lumières, ma condition d'élève ne me l'ont point permis.

Je ne ferai point un examen détaillé de ce que la matière médicale nous apprend sur chaque substance; il est aisé de voir combien cette branche de l'art de guérir est peu avancée sur les temps anciens. La plupart des auteurs, Rostan entr'autres (1), en ont fait une critique aussi juste que sévère. Que dire de plus, lorsqu'au-delà des Alpes, Rasori, Tomasini et leurs disciples, accordent à un grand nombre d'agens, réputés stimulans parmi nous, le pouvoir de déprimer directement les forces vitales ? Lorsqu'Alibert rejette le titre *insignifiant* de spécifiques, accordé au *mercure*, au *quinquina*, au *soufre :* lorsque Barbier admet une classe de médicamens *incertæ sedis*, et cette classe contient le plus

(1) Cours de méd. clinique.

grand nombre des substances actives que nous possédons?

Je répète, en terminant cette esquisse, que la medecine est comme à son enfance, considérée comme devant guérir les maladies; mais j'apprécie ses progrès comme branche d'histoire naturelle de l'homme souffrant. On ne dira plus aujourd'hui (1), « lorsqu'un os, un cartilage, un tendon sont coupés, ces parties ne forment point de réunion, » ou bien, « (2) dans le cas où il y a jumeaux, si un sein se flétrit, l'un ou l'autre des jumeaux meurt : celui du sexe masculin, si c'est le sein droit, et celui du sexe féminin, si c'est le sein gauche. »

L'expérience des siècles a fait justice de pareilles erreurs et de l'influence qu'elles exerçaient sur l'art de guérir.

La brièveté de ce travail ne me permet point une discussion plus détaillée de ce sujet; j'ai dû seulement indiquer les infinies imperfections de l'état actuel de la médecine, pour prouver qu'elle n'est point une science, mais un assemblage de bonnes et mauvaises choses. Il y a donc beaucoup à faire encore; rien de ce qui doit la faire progresser ne doit être rejeté.

---

(1) Hippocr. ap. 28, sect. vij.

(2) Hipp. aph. 38, sect. v.

DE L'HOMOEOPATHIE.

I.

L'Homœopathie est une science (1) qui repose sur ce principe : les maladies sont guéries par les modificateurs qui font naître ces mêmes maladies sur l'homme bien portant.

Elle n'est point sortie, comme on se plaît trop souvent à le répéter, de la charlatanique tête d'un rêveur allemand ; plus d'une fois l'idée mère de l'Homœopathie a été manifestée, jamais on n'a su en tirer les conséquences que nous connaissons aujourd'hui. Tout le monde sait que le vieillard de Cos a dit : *vomitus vomitu curatur ;* mais il a dit encore (2) : *per similia adhibita ex morbo sanatur ;* et dans un autre endroit de ses écrits il exprime la même pensée d'une manière plus explicite (3) : *plerique (morbi) his ipsis curantur à quibus etiam nascuntur.*

---

(1) Je dis qu'elle est une science, parce qu'elle repose sur un principe invariable duquel découlent ses lois.

(2) *De locis in homine.*

(3) *De morbo sacro.*

Plusieurs siècles s'écoulèrent, et au moyen âge, Paracelse écrivit ces paroles : *neque enim unquam ullus morbus calidus per frigida sanatus fuit, nec frigidus per calida simile autem suum simile frequenter curavit.* Mais dans des temps plns rapprochés de nous, un célèbre médecin a émis la même pensée. Stahl s'exprime en ces termes (1) : « La règle admise en médecine, de traiter les maladies par des remèdes contraircs ou opposés aux effets qu'elles produisent, est complétement fausse et absurde. Je suis persuadé, au contraire, que les maladies cèdent aux agens qui déterminent une affection semblable; les brûlures, par l'ardeur d'un foycr dont on approche la partie; les congélations, par l'application de la neige et de l'eau froide; les inflammations et les contusions par celle des spiritueux. C'est ainsi que j'ai réussi à faire disparaître la disposition aux aigreurs par de très petites doses d'acide sulfurique, dans des cas où l'on avait inutilement administré une multitude de poudres absorbantes. » Zimmermann (2) nous apprend que les habitans des pays chauds ont pour usage de

---

(1) Dans J. Hummel, *Comment. de arthrithide*, 1738, in-8°, p. 40.

(2) De l'expérience, t. II.

boire une petite quantité de liqueur spiritueuse quand ils se sont fortement échauffés ; et Boulduc (1) s'est aperçu que la propriété purgative de la rhubarbe était la cause de la faculté qu'a cette racine d'arrêter la diarrhée. Alibert cite une observation où le camphre éteignit des désirs vénériens effrénés ; d'un autre côsé, M. Barbier parle de plusieurs exemples de priapisme qui se produisaient pendant l'action du camphre sur l'économie.

Il serait fastidieux et inutile de rassembler un plus grand nombre de témoignages, je dois ajouter seulement que des observateurs de tous les temps ont consigné dans leurs ouvrages des guérisons opérées par cette loi, *similia similibus :* mais le plus puissant argument pour ce principe nous est donné par ses propres ennemis ; de tous les adversaires de l'Homœopathie, il n'en est pas un qui l'ait nié et prouvé son opinion par des raisons et des expériences authentiques !

On ne s'étonnera point que l'organisme, dans l'état pathologique, soit régi par la loi des semblables, si on réfléchit que ce n'est que par elle que s'accomplissent les actes physiologiques. En effet, Bichat a dit : « La vie est l'ensemble des phénomènes qui résis-

(1) Mém. de l'acad. roy., 1710.

tent à la mort » : cette définition, aussi bonne que peut l'être celle d'une chose indéfinissable, exprime néanmoins une grande vérité. L'organisme, par son mode d'être, a une tendance constante à la cessation de ses actes fonctionnels ; ce qui provoque ces derniers, ce sont les causes qui nous entourent, et ces causes sont toutes de destruction. N'est-il donc pas évident que la vie est entretenue par ce qui d'abord paraît devoir l'éteindre ? Le corps organisé a une tendance à se soumettre à la puissance des forces physiques ; et ce sont ces forces physiques, en l'attaquant continuellement, qui le mettent dans le cas de leur résister. Brown, Broussais, pensent que la vie ne s'entretient que par les excitans ; n'est-ce pas là l'expression, implicite à la vérité, de la même pensée? Le moral obéit à la même loi : la vie offre à l'intelligence de l'homme un fond tellement inépuisable de douleurs que son esprit est involontairement porté aux idées sombres, et ce sont les malheurs mêmes qui nous font naître ici bas quelques heures de félicité ! Conçoit-on un homme capable de bonheur, si la douleur lui était inconnue ?

Ces divers raisonnemens, si l'on n'a égard qu'à l'effet obtenu, paraîtraient contraires à mon opinion ; mais, dans l'hiver, le froid

abaisse la température de notre corps, alors l'organisme réagit, et une douce chaleur s'établit : un malheur accable l'homme attristé, il cède à l'influence reçue ; mais il réagit, et l'effet contraire se manifeste (1).

Les lois qui régissent le monde physique et le monde organisé datent de la création ; on ne peut les inventer, mais bien les découvrir ; les astres gravitaient, et le physicien se bornait à observer leurs mouvemens ; aujourd'hui il les explique, il peut même les prédire. Hannemann est le Newton de la médecine ; il a découvert par quelle loi la thérapeutique de tous les temps a obtenu des guérisons, et il nous a légué le pouvoir de les reproduire. Voilà quel a été l'œuvre du fondateur de l'Homœopathie.

Mais pour en faire l'application, il a dû apporter de grandes modifications à l'art de guérir. En effet, il a appris qu'il fallait, pour avoir un portrait parfait d'une maladie, écouter toutes les manifestations de la douleur et ne négliger aucune de ses nuances ;

---

(1) Ce qui prouve que ces phénomènes s'accomplissent en vertu de la loi homœopathique, c'est que si l'impression est trop forte, ou la résistance trop faible, il y a un effet nuisible, véritable aggravation ; de là, les congélations, les désespoirs, par exemple. En thérapeutique, des faits analogues arrivent quelquefois.

il a prouvé que dans un acte ausssi important que celui du rétablissement de la santé des hommes, il fallait s'abstenir de toute hypothèse spéculative, et qu'on ne doit jamais rien admettre que la raison, seule ou aidée par les sens, ne pût apprécier. Mais comme l'objet de la guérison, la maladie, a été presque le sujet exclusif des travaux et des méditations de beaucoup d'hommes recommandables ; il a eu moins à faire sur ce point (1), et ses immenses services concernent surtout l'instrument de la guérison, les médicamens. Il a mis à exécution un désir du grand Haller, c'est-à-dire, il a expérimenté les remèdes sur l'homme bien portant. Il a prouvé que l'*ab usu in morbis*, pouvait rarement être utile, et que c'était l'expérimentation pure qui devait seule nous faire découvrir les vertus des puissances médicamenteuset que nous offre la nature. Il a effectué une réforme aussi nécessaire qu'utile dans la diététique, en proscrivant du régime alimentaire tout ce que la civilisation y avait introduit de médicinal.

L'expérimentation pure est une nouvelle science qui est née de l'Homœopathie ; elle nous ouvre une large voie, dans laquelle

(1) Je fais exception des maladies chroniques.

nous pourrons découvrir des remèdes aussi variés que le sont nos maladies elles-mêmes. Elle nous permet d'espérer que les quelques moyens que possédait l'Allopathie, ne sont point tous les secours que la Providence nous a donnés contre les maux infinis qui nous accablent. L'Académie royale de médecine l'a regardée comme une chimère, et néanmoins les matières médicales les plus accréditées, la considèrent comme la seule et vraie base de la connaissance des médicamens.

M. Barbier, entr'autres, a dit : « les effets primitifs ou physiologiques sont toujours ce que leur étude (des médicamens) offre de plus important » (1). « Ici l'étude de l'opération des médicamens se sépare en deux parties. D'abord on constate les effets qu'ils font naître sur les organes sains.... Ce sujet neuf offre des difficultés que l'auteur ne s'est pas dissimulées.... » (2). « L'action que les médicamens exercent sur les organes, les effets immédiats, les phénomènes physiologiques qui en sont le produit, me paraissent la base sur laquelle doit être appuyée la doctrine pharmacologique » (3).

(1) Matière méd., par Barbier, p. 11.
(2) *Idem*, p. 26.
(3) *Idem*, p. 28.

Cet auteur ne s'est pas arrêté à émettre ces opinions ; il les a mises en pratique, et c'est d'après lui-même, ce qui donne le plus de valeur à son ouvrage. Quelques rapprochemens prouveront sans peine que la *pathogénisie* que l'Homœopathie avoue, n'est point différente de celle que retrace M. Barbier. Si les ouvrages d'Hahnemann n'étaient antérieurs, on croirait qu'il a copié le passage suivant, relativement à l'aconit : « Céphalgie sus-orbitaire avec des battemens ou des pulsations dans l'intérieur de la tête ; vertiges, picotement dans les yeux, désordre de la vision, anxiété, agitation, inquiétudes, douleurs, engourdissemens dans les membres, accablement, oppression, douleur dans la poitrine, dans le ventre, etc., etc., (1).

Il serait trop long de faire de semblables rapprochemens sur tous les points qui les permetraient. A chaque page, la matière médicale allopathique, la plus estimée, rappelle les fidèles tableaux qu'a tracés notre maître des effets purs de chaque substance médicinale. M. Barbier cite les courageux essais qu'Alexandre d'Edimbourg a faits sur lui-même, pour constater les effets du cam-

(1) Mat. méd., t. III, p 488.

phre sur l'économie ; il en rapporte les résultats ; il aurait pu rappeler ceux obtenus par le fondateur de l'Homœopathie ; ils sont les mêmes (1).

II.

Un principe ne se démontre point par le raisonnement, mais on le vérifie par les faits ; celui sur lequel est basée l'Homœopathie, qu'un remède guérit les maux qu'il peut causer chez l'homme bien portant, est prouvé pour moi par l'expérience. Que ceux qui en doutent encore se mettent dans les conditions voulues pour l'éprouver, et qu'ils le nient ensuite s'ils le peuvent.

Alors la maladie bien connue dans toutes ses manifestations appréciables par les sens, et la pathogénésie des médicamens bien étudiée par le médecin, l'application thérapeutique se dérobe à toutes les hésitations ou suppo-

---

(1) L'Académie royale de médecine a néanmoins déclaré que l'Homœopathie péchait par sa base, puisque, a-t on dit dans son sein, il est faux que les remèdes donnés à l'homme bien portant, produisent les effets qu'elle leur attribue.

sitions si fréquentes jusqu'à aujourd'hui : le principe est invariable, ses conséquences ne peuvent l'être.

Je passe très rapidement, et à dessein, sur ces diverses questions, parce qu'elles ne sont pas celles qui ont rencontré le plus d'opposition. Il me tarde d'arriver *aux infinimens petits* des Homœopathes, aux *non pareilles imperceptibles*, aux *globules* enfin.

Les infinitésimalités furent, sont et seront un constant motif d'incrédulité à l'Homœopathie. Les raisons de cela sont multiples : d'abord, l'idée de divisibilité matérielle est inexacte ; ensuite cette question n'a pu être envisagée sous son vrai point du vue par ses ennemis, qui n'y ont vu, comme ils le disent, *que l'appareil charlatanesque d'*Hahnemann.

Vouloir expliquer un fait intime concercernant la vie, c'est une pensée qui ne trouve place et justification que dans l'intelligence orgueilleuse d'un homme peu logique, et ne point l'admettre, parce qu'on ne le comprend pas, c'est ce renier soi-même. On n'a point compris, on n'a pu expliquer l'action des doses homœopatiques, et l'on s'est hâté de la regarder comme chimérique. Il est des milliers de phénomènes qu'on ne s'explique pas mieux, et qui obtiennent cepen-

dant un assentiment universel, personne ne les a prouvés par le raisonnement, mais leur réapparition constante et uniforme nous les impose. Il en sera de même des doses homœopatiques.

Je n'ai donc pas la prétention de donner une rigoureuse démonstration des phénomènes thérapeutiques obtenus par les dynamisations homœopatiques. Je viens seulement soumettre à mes juges les réflexions qui ont fait taire chez moi la répugnance à croire que la partie fût plus puissante que le tout. Telle est du moins *la fausse* idée qui paraîtraît découler des dénominations *millième*, *millionième*, etc., dont s'est servi Hahnemann.

La matière est primitivement identique dans la nature ; ses formes ne sont différentes qu'à cause de la force modifiée qui la domine. Ainsi les molécules constituant un animal, un végétal, un minéral, sont originairement les mêmes, et ce n'est que la force qui les associe, qui leur donne une existence plus ou moins élevée. C'est donc aux modifications infinies de ce principe de vie que sont dus les êtres infiniment diversifiés. Mais toujours la matière est passive et subjuguée par la force, à qui elle offre une retraite ou asile. C'est assez dire que ce qui constitue

la vie est immatériel, et un corps quelconque est le siége de sa manifestation.

Si donc, comme il est généralement admis, toute aberration de l'harmonie d'un être est immatérielle d'abord, comment peut-on penser de la ramener à son rithme normal par un modificateur matériel ? C'est là ce que l'on a fait jusqu'à aujourd'hui, en combattant les phénomènes morbides par des onces, des gros de ligneux, de résineux, etc. Les causes des constitutions épidémiques, des maladies sporadiques ou endémiques, ont-elles jamais été exprimées par telle quantité pesant d'un principe quelconque? Les impressions morales, les germes de la contagion l'ont-elles été mieux? Il fallait donc trouver à nos désordres dynamiques et immatériels comme leurs causes, des modificateurs de même nature.

D'autre part, l'expérience prouve que divers procédés peuvent accumuler dans un corps une somme plus grande d'un fluide, qui est peut-être sa force ou sa vie propre. Sans me perdre dans des abstractions pour la qualification de ce fluide, je veux me borner à indiquer le fait.

Ainsi toute la quantité de calorique latent qui est caché entre les molécules d'un corps froid peut, par un frottement prolongé,

non seulement arriver à la surface, mais encore attirer à lui un courant du même fluide, et alors le calorique est à l'état libre; il peut enflammer des corps combustibles. N'est-il pas évident que dans ce phénomène il n'y a pas seulement appel à la surface du calorique contenu dans le corps froid, mais encore augmentation dans la quantité? Ce que je viens de dire est parfaitement applicable à ce qui arrive par la rotation d'un disque de verre d'une machine électrique. Ne peut-on pas alors invoquer ce qui se passe dans ces phénomènes, pour expliquer l'augmentation de la force médicinale que la préparation homœopatique développe dans les substances médicamenteuses? On me dira, je le sais, vous ne pouvez exalter que la fraction de puissance qui se trouve dans une goutte ou dans un grain, doses primitives de vos préparations, et le résultat ne peut être que très inférieur aux propriétés des doses allopathiques. Je répondrai à cette objection: un gros tronc d'arbre contient, à coup sûr, une plus grande quantité de calorique latent que ces deux petits carrés de bois que le nègre frotte l'un contre l'autre. Eh bien, le contact du tronc n'enflamme aucun corps combustible, ce qui n'arrivera pas pour les morceaux de bois, s'ils ont été

suffisamment frottés. La même différence existera dans les résultats, entre un plateau de verre d'un diamètre cent fois, mille fois plus grand, qui restera immobile, et un autre plateau cent fois, mille fois plus petit, qui aura été mu avec rapidité.

Enfin, les changemens de rapport de divers corps entre eux suffisent pour donner naissance à une *force* qui ne paraît avoir aucune corrélation avec les corps d'où elle émane. Du rapprochement d'une plaque de zinc et d'une de cuivre, peut-on conclure *à-priori* à l'existence du fluide galvanique?

Je me résume sur ce qui précède : d'abord, vouloir modifier l'organisme dans ses actes anormaux par quelque chose d'immatériel comme leurs principes ou causes (1), est une pensée de logique sévère : ensuite, les préparations homœopatiques ne sont pas tout simplement la division de 10 en 100, et de 100 en 1000, etc., mais bien un procédé capable de développer ou de mettre en

---

(1) Pour moi l'immatérialité commence là où les sens cessent de pouvoir nous éclairer. Les nombreuses autopsies que j'ai faites ou que j'ai vu faire m'ont appris que souvent la mort est arrivée sans qu'aucune lésion matérielle pût l'expliquer.

évidence une *force* que contiennent les substances médicinales (1).

Ce que je viens de dire n'établit point que les médicamens homœopathiques ont l'action que leur accordent les faits, mais pour l'homme qui raisonne, ces analogies peuvent servir à lui faire soupçonner cette action et à la lui faire paraître moins extraordinaire.

J'arrive à des raisonnemens moins abstraits qui prouveront qu'en Homœopathie, ou traitement par les semblables, on doit nécessairement donner de plus petites doses qu'en Allopathie ou traitement par des moyens qui n'ont aucune analogie d'action primitive avec la maladie à guérir. Ainsi :

1° L'expérience a dès long-temps appris aux médecins que certains médicamens affectaient de la préférence, si je puis me

---

(1) On ne s'est jamais moqué du physicien qui fait tourner un plateau de verre ou entasse des plaques metalliques; on n'a point tourné en ridicule le sauvage industrieux qui frotte fortement deux corps froids, pour en *extraire* du feu, en quelque sorte; et on a ri en pensant à l'Homœopathe qui broie ses poudres. L'on a si peu examiné cette question, que le mot Homœopatique a été entièrement détourné de son vrai sens. Aujourd'hui on se sert indistinctement du mot *très petit* ou *Homœopatique*!!!

servir de ce mot, pour tel ou tel organe dans l'accomplissement de leur action; ainsi, le mercure est senti nécessairement par les glandes salivaires, les cantharides par les organes génito-urinaires, etc. On doit se borner à énoncer ce phénomène, sans en expliquer les conditions : on ne le pourrait pas mieux qu'on ne peut dire pourquoi un son bien léger impressionne le nerf acoustique, qui reste insensible à une lumière brillante, ou pourquoi le nerf optique apprécie un bien pâle rayon lumineux, et ne sent point une violente détonation; c'est par *spécificité* physiologique que cela arrive, de même que c'est par *spécificité* thérapeutique que le mercure affecte les glandes salivaires. N'est-il pas évident d'après cela, que si je veux exercer une influence sur tel état de l'utérus par le seigle ergoté, sur telle modalité du système nerveux par le café, sur telle autre par l'opium, sur tel état du cœur par la digitale (1), etc, c'est-à-dire, si j'agis par *spécificité* ou *Homœopaticité*,

(1) J'ai dit *tel état de l'utérus*, *tel état du cœur*, parce que le seigle ergoté n'est pas spécifique dans tous les cas pathologiques de la matrice ; et la digitale dans tous les cas pathologiques du cœur, et c'est là même ce qui explique les prétendus insuccès de ces puissantes substances.

j'aurais de moindres doses à donner que si je veux influencer le cœur par le seigle ergoté, l'utérus par la digitale ; etc., c'est-à-dire, si j'agis par hétérogénéité ou Allopathicité.

Donc l'Homœopathicité du remède donné est uoe des raison qui force le praticien à prescrire des doses plus faibles,

2° Si on refléchit à ce que devient un organe malade, si on apprécie combien sa réceptivité pour tout modificateur est augmentée par son état d'excitation pathalogique, on trouvera un motif dans ce changement de la nécessité de diminuer les doses. N'a-t-on pas professé de tous les temps, qu'un moyen, quel qu'il soit, doit être proportionné à la sensibilité et à la susceptibilité du sujet qui le reçoit ? Et ne sommes-nous pas autorisés à dire, en Homœopathie, que notre dose est proportionnée à la sensibitité des organes malades et à leur susceptibilité, qui est toujours on ne peut plus grande, pour le modificateur choisi ? Ainsi, pour prendre un exemple dans la pratique ordinaire, si on a une révulsion à opérer dans une maladie quelconque, où il y a complication du côté des voies urinaires ; on n'ose choisir les mouches cantharides, car l'expérience a prouvé que leur effet irritant

se fait sentir d'abord sur ces organes, on ne sait pour quelle raison (je dirai par spécificité). Alors on répudie ce moyen par la conviction où l'on est qu'il sera senti par cet appareil, quelque légère qu'en soit l'action.

Néanmoins, quelquefois on l'accueille, mais c'est en le modifiant par le camphre qui en détruit la force spécifique et vitale sur les voies urinaires, et ne lui laisse que sa vertu physique sur nos tissus.

Un autre exemple :

Dans l'état de santé, les sucs nutritifs sont également répartis dans tout l'organisme ; mais y a-t-il certain désordre vital, ils se dirigent tous dans le sens de ce désordre, et c'est pour cette raison que la diète, ce moyen négatif si souvent prescrit, est d'une indisponsable nécessité dans les maladies aiguës, lorsqu'on ne les détruit par un moyen dynamique qui en éteigne la cause fonctionnelle. Ce n'est point à cause des organes sains que l'on proscrit toute alimentation, mais bien à cause des organes malades, qui s'approprieraient en quelque sorte, tous les sucs nouvellement acquis par l'organisme, quelque modiques qu'ilt fussent.

Donc la surexitation morbide d'un ou plusieurs organes force physiologiquement le

praticien à administrer de plus légères doses.

3° Toutes choses sont relatives : les prescriptions de l'Homœopathie ne sont exigues que parce qu'on les a comparées à celle de l'Allopathie. Quelques considérations pourront, je l'espère, faire comprendre que les termes de cette comparaison ne sont pas exacts.

D'abord, les officines allopathiques offrent à l'odorat une multitude d'émanations qui doivent nécessairement avoir une action sur les drogues qui y sont contenues : dans le laboratoire, à côté d'une préparation, il s'en fait une autre. L'ustensile qui a servi pour celle-là, sert également pour celle-ci, quoique la nature en soit bien différente ; (après quelques lotions ordinaires). Les drogues y sont traitées par le calorique ; ne les altère-t-il pas ? Elles sont contenues quelquefois dans des bassines qui peuvent céder des molécules médicamenteuses. Qui ne verrait dans ces circonstances autant de causes pervertissant la vertu native des substances ? Mais ce n'est pas tout : elles sont ensuite ordonnées au malade ; c'est, par exemple, du sirop diacode que l'on prescrit contre un catarrhe pulmonaire chronique. Ce sirop est reçu dans quatre onces d'eau de *laitue ;* on lui associe une once *d'eau de fleurs d'orangers.* Cependant le malade qui a un vési-

catoire au bras, pansé avec des *cantharides*, a pris quelques verrées de tisane pectorale faite avec la *mauve*, le *pied de chat*, la *violette*, le *coquelicot*, etc. Il a également reçu un lavement *émollient*, à cause d'une légère irritation intestinale. Ce n'est pas tout encore, le malade a pris un petit repas composé d'un potage de vermicelle, jaune peut-être, malgré le *safran* qui le colore : pour donner un peu plus de goût au bouillon, on y avait ajouté un bien tendre *porreau*, trois feuilles de *céleri*, deux de *menthe*, et un seul clou de *gérofle*. Après le potage, il a mangé quelques turions *d'asperges*, qu'il a humectés *d'huile*, de quelques gouttes de *vinaigre*, assaisonnés d'un soupçon de *poivre*; enfin, une tartine de *groseilles* ou un fruit confit et *aromatisé* a terminé son repas. Mais ô malheur, il ne passe pas bien, une infusion très légère de *thé* se prépare; celle-ci ne suffit pas, on donne de la tisanne de *tilleul*. On peut joindre à tous ces détails, que si c'est un malade dans l'aisance, il aura nécessairement un odeur de *musc* ou *d'ambre* ou de *vanille* dans son appartement, *l'eau de Cologne* parfumera son mouchoir ; il a été rasé avec tel cosmétique, etc., et c'est au milieu de ce brouhaha médicinal que le sirop diacode devra développer sa vertu propre!!!

En Homœopathie, au contraire, le remède est préparé à l'abri de toute cause altérante ; il est ensuite prescrit tout seul ; on éloigne du régime du malade toute substance à laquelle l'expérience accorde plus que la faculté de nourrir ou de désaltérer. Qui ne voit dans cette pratique un concours de circonstances qui permettraient à la moindre dose possible d'un remède de développer son action thérapeutique ?

Mes conclusions générales sur cette question seront celles-ci : 1° la plupart de nos affections sont primitivement immatérielles et doivent être attaquées par un modificateur de même nature ; 2° l'analogie nous permet d'admettre que les succussions et les broîmens homœopathiques exaltent à un très haut degré la vertu des substances médicinales (1) ; 3° la loi de spécificité par laquelle

---

(1) Quand nous ordonnons la camomille, le chanvre, la mousse de Corse (*ce sont là nos poisons lents*), nous ne disons pas que nous administrons un millième, un millionième de la même substance, qui est donnée brute en Allopathie, mais bien une *préparation* de cette substance. Et en cela nous profitons d'une découverte qu'on s'obstine à m connaître, et nous suivons même l'exemple des Allopathes. En effet, quel est celui d'entr'eux qui prescrirait dans sa pratique ou six gros de quinquina, ou six gros de quinine,

on agit en Homœopathie, la surexcitation morbide de l'organe affecté, et l'unité du remède ou de la puissance dirigée contre le mal, sont trois puissantes raisons qui doivent incontestablement rendre sensibles les doses les plus exigues.

Ces divers raisonnemens prouveront, j'ose l'espérer, que la question des petites doses est loin de mériter le dédain qui l'a avilie jusqu'à aujourd'hui. Hahnemann (1), en les dénommant arithmétiquement, a donné lieu à une fausse interprétation de leur puissance. Mais cette prévention détruite, on ne pourra manquer de voir en elles une très grande découverte. L'auteur les a perdues dans l'estime de bien des savans à cause de leurs dénominations, et les effets qu'elles ne cesseront de produire entre les mains de ceux qui connaissent la science, ne tarderont pas

---

un grain d'opium eu un grain de morphine, quinze grains d'ipécacuanha ou quinze grains d'émétine; et je pourrais en dire autant de la nicotine et le tabac, de la strichnine et le noix vomique, de l'atropine et de la belladone, de l'hyosciamine et la jusquiame, etc. Ils conviennent donc qu'une substance différente peut être plus active qu'une autre, quoique prescrite à des doses bien plus exigues.

(1) Bibliothéque homœopath. Peschier.

à les régénérer et à leur donner le rang qu'elles méritent (1).

III.

On a répété à satiété que l'Homœopathie était inadmissible, parce qu'elle était en opposition avec les connaissances physiologiques généralement reçues, ou les rendait complétement inutiles. Cette objection annonce de la part de ceux qui la font une ignorance complète de la science qu'ils critiquent. L'Homœopathie conserve les notions physiologiques qui sont basées sur l'observation, et proscrit celles dont l'imagination seule fait les frais. Elle ramène cette partie des connaissances médicales à l'importance qu'elle doit avoir.

Si le médecin était appelé à construire de toutes pièces et à animer des hommes, il

(1) Hippocrate a dit (aph. 38, sect. ij) : « des alimens et une boisson un peu moins salubres, mais agréables, sont préférables à de plus salubres qui déplaisent au goût. » Les remèdes allopathiques seraient-ils un peu plus puissans que les Homœopatiques, il ne s'ensuivrait pas qu'ils dussent être préférés, d'après la pensée du Père de la médecine.

serait alors convenable qu'il dirigeât ses recherches sur le principe de la vie, sur la nature du mode d'action des organes les uns relativement aux autres. Mais il est inutile d'exiger d'un homme la connaissance complète et intime de l'homme ; il ne peut être créateur et créé en même temps, ou bien, il ne peut devenir la cause de lui-même. Une fois ceci admis, quel est donc le rôle du médecin? C'est d'entretenir le corps de l'homme dans l'état où se fait l'accomplissement de toutes ses fonctions, et de l'y ramener quand la maladie l'en éloigne. Comme toutes les maladies résultent de l'influence des modificateurs qui l'entourent, le médecin vraiment et efficacement physiologique doit étudier et l'influence reçue, et le mode de résistance qu'oppose l'organisme.

Ces limites posées, la physiologie laissera aux romans ses idées de fermentation, de putréfaction, de trituration, etc., qui prétendent expliquer la fonction digestive ; mais elle étudiera quelles substances n'exercent aucune influence de trouble sur cette fonction et sont seulement nutritives. Elle appréciera quelles sont les conditions que doit avoir l'air atmosphérique pour être propre à artérialiser le sang veineux, et ne s'occupera point si c'est par combustion ou par quelque

autre procédé qui nous sera à jamais inconnu. Elle décrira très bien la circulation du sang sans chercher à désigner le point de départ ou la fin, ou bien la nature de cette fonction. Elle constatera l'action des nerfs conductrice des volitions et de la force motrice, sans s'occuper envain de l'ébranlement prétendu de la fibre nervale, ni de la rapide circulation de l'Ether, etc. Elle fera ainsi l'histoire de toutes les fonctions, et étudiera les modifications que séparément ou simultanément elles peuvent éprouver (1).

Mais le consensus de sentiment qui unit nos organes et constitue la vie, ne devait pas

---

(1) C'est sans doute en suivant cette voie de *biologie expérimentale* que Hahnemann a reconnu que l'organisme est comparable à un corps élastique ; d'abord il se laisse déprimer, mais bientôt il réagit contrairement et repousse la cause qui l'opprimait. L'expérience confirme cette comparaison. Les excitans donnent de l'excitation, mais l'organisme réagit, il y a faiblesse ; le sédatif appaise, il y a réaction et l'excitation succède (c'est à cause de cette loi que dans la pratique ordinaire on est presque toujours obligé d'augmenter progressivement les excitans ou les calmans, si l'on veut opérer une excitation ou une sédation continue). Dans tout acte thérapeutique il y a deux temps : l'impression médicamenteuse et la réaction de l'organisme, cette dernière opère la guérison. En d'autres mots, un médicament a deux ordres d'effets : ses effets *primitifs* et ses effets *consécutifs*.

seul être apprécié : il fallait aussi trouver la modalité de chaque organe. C'est ce qu'a fait Bichat physiologiquement parlant ; et c'est ce qu'a fait ou commencé de faire Hahnemann sous le point de vue pathologique. Bichat a recherché la spécificité de vie de chaque organe, et Hahnemann la spécificité des modificateurs de chacun d'entr'eux. Le tissu ligamenteux, réputé insensible jusqu'à notre immortel expérimentateur physiologiste, est devenu douloureux sous l'influence de l'extension à laquelle il le soumit. Les irritans chimiques n'y avaient fait naître aucune sensibilité, et une extension subite l'éveilla douloureusement (1). Y a-t-il de l'anti-physiologisme à supposer que ce système d'organes doit différer des autres dans sa pathologie, comme il en diffère dans son état physiologique ?

De même que chaque individu a ses qualités qui le font ressembler à tous ceux de son espèce, et des qualités qui lui sont exclusives, et qui le constituent individu distinct des autres, ainsi chaque organe vit de la vie commune ; mais il a, en outre, une modification de la vie qui lui est propre et l'établit organe distinct de tous les autres.

---

(1) Bichat, anat. gén.

Bien plus, un changement dans les circonstances où il se trouve habituellement, apporte une nouvelle modification à son mode d'être. Telles sont les idées qui ressortent de chacune des pages de Bichat, et qui ont été accueillies par tous les physiologistes. Il résulte de tout ceci, qu'une méthode thérapeutique est réellement physiologique si elle tient compte des infinies individualités que peut présenter l'organisme morbidement affecté. C'est ce que fait l'Homœopathie (1). Comment arrive-t-il donc qu'elle soit réputée anti-physiologique, et que ce reproche lui vienne surtout des partisans du Broussaissisme, cette secte qui dans ses vues de généralisation a réduit la pathologie à une modification unique et la thérapeutique à une médication unique? D'où vient cet étrange abus des mots? Ce n'est pas tout, elle s'autorise de de ce qui la condamne, elle se croit sous le patronage de Bichat, qui, après avoir

(1) Un rhumatisme où les douleurs seront appaisées par le mouvement, sera traité par le sumac; si le repos, au contraire, les soulage, la bryone dioïque sera prescrite: si les douleurs changent rapidement d'articulation, avec augmentation le soir, ce sera la pulsatile; mais la camomille convient, si la sensibilité est excessive la nuit. Il en est ou il en sera de même pour toutes les maladies.

étudié les modifications infinies de la vie, et de la vie de chaque organe, s'écrie (1) : « Quand la médecine sera-t-elle assez avancée pour que le traitement de ces états divers coïncide avec ces variétés ? »

La thérapeutique homœopathique est donc loin de mériter les qualifications qu'on lui prodigue. Il n'est point irrationnel, anti-physiologique, d'admettre ou de rechercher autant de modificateurs qu'il existe de variétés dans les divers modes de souffrance de nos organes : il n'est point absurde de traiter les désordres morbides par autant de médicamens qu'ils peuvent présenter de nuances. L'Homœopathie sera-t-elle taxée d'irrationalisme, parce qu'elle ne verra pas *dans les spasmes, les convulsions de toute espèce, l'effet d'une irritation locale ou ambulante* (2)? Comme elle n'a pas à légitimer une médication obligée, elle n'admet point aussi *dans les scrophules, la syphilis, une irritation qui se détruit par des sangsues appliquées avec hardiesse et abondamment* (3), et ce sont là sans doute les titres qui lui ont valu le blâme et le mépris de l'école

(1) Aanatomie générale.

(2) Broussais, leçons de méd. phys.

(3) Idem.

rationnelle et physiologique par excellence.

Mais non ; voici la raison de cette objection si souvent reproduite. La thérapeutique n'est rationnelle que si elle est basée sur la localisation des maladies : chacune doit être rapportée à la lésion matérielle de tel organe qui est réellement *ou est seulement supposé* affecté. Alors, disent-ils, les fonctions physiologiques de cet organe étant bien connues, on peut toujours se rendre raison de leur trouble pathologique, et le traitement qui résulte de cette connaissance, est seul rationnel et phisiologique. La même objection est quelquefois traduite de la manière suivante : l'Homœopathie ne tient nul compte de la maladie ; elle ne s'occupe que des symptômes.

Je crois être autorisé à répondre, d'après les faits, que de la connaissance de certains troubles fonctionnels à la connaissance du moyen qui doit les éteindre, il n'y a pas une rélation rigoureuse, dans l'asthme par exemple, c'est la respiration qui est troublée ; qu'en conclure pour la pratique ? Si on admet les hypothèses ; elle est causée par l'ossification des valvules, par une névrose de la muqueuse bronchique, par un spasme, etc., quel en sera le traitement rationnel ? La chlorose est causée par une influence

utérine, ou par un vice dans l'hématose, c'est donc l'utérus ou le poumon qui est affecté, que résulte-t-il de tout cela pour le traitement de la maladie? Dans le cas où la lésion de fonction est de nature à éclairer le traitement, l'Homœopathie en accueille les lumières comme l'Allopathie. Ainsi, pour la curation d'une blessure transversale d'un muscle, par exemple, après avoir réuni la plaie; elle impose le relâchement à l'organe blessé; dans une affection des voies circulatoires, elle prescrit le repos, puisque le premier effet de l'exercice est d'activer la circulation, et ensuite elle ajoute le modificateur convenable.

« L'Homœopathie ne traite que les symptômes et nullement les lésions matérielles. » On ferait mieux de dire qu'elle ne tient compte que des lésions matérielles qui lui sont bien démontrées : aussi dans les symptômes de certains médicamens déjà éprouvés, est-il question d'éruptions pemphigoïde, urticaire, miliaire; de pustules à la conjonctive, d'ulcération à la cornée, d'aphtes à la muqueuse buccale, de gonflement des amigdales, de teigne au cuir chevelu, etc. Quant à certaines lésions matérielles internes et invisibles, elle les admet pathologiquement, en cherchant à les découvrir; mais les

expériences pures ne peuvent quelquefois l'éclairer pour la thérapeutique. L'objection se réduit alors à ceci : l'Homœpathie est trop jeune encore pour qu'elle ait découvert des médicamens spécifiques contre certaines désorganisations. Mais hélas, l'Allopathie sur ce point là, thérapeutiquement parlant, doit moins critiquer l'Homœopathie que lui porter envie.

IV.

Des hommes qui s'occupent de l'art de guérir n'ont pas craint de proscrire l'Homœopathie, à cause de la difficulté de son étude et de l'impossibilité, disent-ils, de son application clinique (1). Cette détermination dénote plus d'amour de soi que de dévoû-

(1) Madame de Sévigné, quand elle voulait être initiée dans la connaissance des disputes théologiques qui, de son temps, agitaient les esprits et troublaient les cercles : « Votre théologie est si déliée, disait-elle, qu'elle s'évapore entre mes mains ; je ne saurais la saisir. Voudriez-vous me la rendre un peu épaisse, un peu crasse, pour qu'elle soit à mon usage. » Tel est le reproche et telle est la prière qu'ils paraissent nous faire.

ment à la science. Un esprit sévère et logique sait apprécier ce que peut être une science à son berceau, et s'élance pour applanir les voies que l'inventeur n'a fait que tracer. La matière médicale pure présente, il faut l'avouer, une infinité d'imperfections, elle est d'une étude excessivement pénible; elle manque de précision quelquefois, et elle demande encore un ordre plus convenable dans sa disposition. Mais, si tout le temps qu'on a perdu en vaines et futiles disputes, avait été consacré au perfectionnement de l'œuvre, l'Homœopathie serait aujourd'hui une science aussi certaine dans ses résultats que rigoureuse dans ses applications. Ses principes sont invariables, mais son étude doit éprouver des modifications. L'homme de génie invente, ceux de talent perfectionnent. La tâche d'Hahnemann est remplie.

Arguer contre une science de son peu d'ancienneté, c'est aussi peu juste que d'arguer pour une autre science de son ancienneté; parce que l'Homœopathie détruit bien d'idées admises en Allopathie, et qu'elle n'a pas encore un demi-siècle, on a dit: comment pourrait-on l'admettre, puisqu'elle est en opposition avec des connaissances qui datent de vingt-cinq siècles? Toute chose qui naît apporte en elle un germe de vie

plus ou moins vivace ; pour l'erreur naître et mourir, c'est prequ'instantané ; mais elle se reproduit souvent. La vérité, au contraire, a de rares apparitions, elle naît, croît lentement et reste dans la science ; telle est la marche que suit l'Homœopathie ; mais de ce qu'elle n'a pas la vigueur d'une vérité vieillie, faut-il ne pas l'accueillir et ne point travailler à son perfectionnement?... Rappelons-nous que l'alchimie de Paracelse est devenue la chimie des Fourcroy, des Chaptal, des Berzelius, des Thenard, etc., et que l'astrologie des Arabes est aujourd'hui la sublime science des Kepler, des Newton, de Laplace, des Arago (1).

D'autres comptent les partisans de l'Homœopathie, et vu le petit nombre (relatif), ils ne peuvent croire que la vérité soit de leur côté. Ils ont oublié, ceux-là, que la majorité, pendant des siècles, a donné raison à Ptolomée contre Copernic, aux inquisiteurs de Rome contre Galilée, aux tourbillons de Descartes contre l'attraction de Newton.

---

(1) Toute science est faible à son berceau... On disait un jour devant Franklin, à propos des Aérostats, à quoi bon cela ? et à quoi bon, je vous prie, répliqua ce sage, l'enfant qui vient de naître ?

Mais le plus grand nombre de nos adversaires formulent une autre opinion. Ne pouvant croire à l'efficacité des dynamisations homœopathiques, ils prétendent qu'Hanhemann n'a fait que déguiser la médecine expectante. Et voilà que M. Andral, qui, au sein de l'Académie rejette les préparations homœopathiques comme tout-à-fait nulles établit ensuite par les chiffres, entre un grand nombre d'expériences faites par tous les Numéristes, dans des maladies graves, la probabilité en faveur de l'expectation contre toutes les autres méthodes de traitement. L'Homœopathie n'étant que l'*expectation pure*, on peut alors regarder le professeur de Paris comme grand partisan de l'Homœopathie.

Ainsi donc les préparations homœopatiques seraient-elles complétement inertes, la science d'Hahnemann n'en serait pas moins, d'après d'excellens observateurs, supérieure aux autres méthodes thérapeutiques. Écoutons M. Martinet (1) : « Plus loin, les mystiques élucubrations de l'Homœopathie qui tendent à faire revivre la médecine expectante, moins dangereuse que les méthodes actives du Rasorisme, du Brownisme et du Broussaissisme. »

---

(1) Manuel pharmaceutique.

Cest sur le jugement qu'a porté contre l'Homœopathie l'Académie royale de médeciné, que sont motivées les plus énergiques oppositions ; elles sont en quelque sorte légitimes. En effet, pourrait-on soupçonner que ses membres n'aient très sérieusement examiné la question avant de la trancher ? Néanmoins, le narré des séances de l'Académie, qu'a publié la Revue médicale, ne peut-être suspecté, et l'on a lieu de s'étonner de voir les académiciens faire des jeux de mots, lorsqu'il s'agissait de raisonner avec la sévérité que comporte leur position scientifique (1).

Tous les écrivains paraissent s'être donné le mot pour que l'Homœopathie soit nécessairement mal jugée par eux. Broussais, dans son cabinet et en quelques pages (2), croit pouvoir apprécier à sa juste valeur une

---

(1) L'un prétend que la doctrine a nécessairement pour base *la foi*, *l'espérance et la charité* ; l'autre veut que *les Homœopathes soient nourris Homœopathiquement*. Celui-ci que l'on donne à un fracturé *un remède qui l'empêche de marcher*, et celui-là assure *que lui et onze personnes ont, pendant une année, passé en revue la pharmacopée homœopatique*. (Quarante ans ont été nécessaires à Hahnemann et à ses nombreux discisples, pour l'établir telle que nous la possédons.)

(2) Examen des doctrines médicales.

science qui dit : expérimentez, mais expérimentez bien, et vous me jugerez ensuite (1). M. Dubois d'Amiens, cet écrivain que l'on croit en quelque sorte l'imitateur d'Hahnemann, en bien des points, n'épargne pas ses injures quand il s'agit de parler magistralement de l'Homœopathie. Croirait-on qu'un auteur qui a dit (2) : « Il n'existe aucune maladie qui ait pour cause un principe matériel ; elles sont uniquement et toujours le résultat spécial d'une altération virtuelle et dynamique de la santé ; » croirait-on, dis-je, que cet auteur qui admet la pensée mère de la thérapeutique homœopatique, puisse dire, en parlant d'elle (3) : « De cette manière on aurait évité de ridicules ébats, et on aurait coupé court avec une foule de charlatans ? »

Puisque j'en suis à l'injustice et à la prévention qui dictent les jugemens contre l'Homœopathie, je ne puis m'empêcher de faire ressortir par quelques exemples quelle en est la valeur.

Dans un ouvrage qui par la matière dont il traite est nécessairement dans les mains de tous les étudians, ne doit-on pas s'étonner que la vérité ne s'y trouve point toute entière ?

---

(1) Matière médicale d'Hahnemann.

(2) Pathologie générale.

(3) Idem.

L'auteur que je viens de citer a écrit aussi ces paroles : « Comme ils savent (les Homœopathes) que d'autres écoles aussi donnent leurs principes comme des résultats de l'expérience, ils ajoutent, pour prouver que la raison est de leur côté, qu'ils ont mieux vu que les autres ; et c'est pour cela qu'ils ne disent pas seulement qu'ils ont pour eux l'expérience, mais l'expérience *pure*. »

Hahnemann, comme tout homme qui ne craint point la vérification de ce qu'il avance, a invoqué l'expérience, ce grand juge infaillible de toutes choses ; mais l'expérience simple, et comme tous les autres, c'est-à-dire, les faits qui doivent confirmer ou infirmer la loi qu'il a posée. Quant à l'épithète *pure*, il l'a donnée à l'expérimentation des médicamens sur l'homme sain. Or, je ne sache pas que les mots, *expérience et expérimentation*, soient synonimes ; on s'est plu à les remplacer l'un par l'autre, afin de rapprocher sans doute les Homœopathes d'une classe d'hommes qui avilissent l'art de guérir, et proclament leurs moyens au-dessus de tous les autres, n'ayant que la cupidité qui légitime leur prétention. Je n'oserais supposer à cet auteur autant de malveillance, si la qualification qu'il nous a donnée, comme on l'a vu plus haut, ne paraissait très bien me le permettre.

Voici comment Hahnemann s'exprime au sujet de l'expérimentation (1) : « Si pour arriver à ce but (la connaissance des vertus des remèdes) on ne donnait des médicamens qu'à des personnes malades, même en les prescrivant simples et un à un, on ne verrait que peu de chose ou rien de leurs effets *purs*. » Doit-on s'étonner de voir donner cette épithète aux effets que l'on obtient par l'expérimentation recommandée par le fondateur de l'Homœopathie, lorsqu'il dit ailleurs : « Si une légère émotion morale et capable néanmoins d'ébranler l'organisme, survient pendant l'expérience, tout est à recommencer, on ne peut accepter comme *purs*, les effets observés postérieurement à cette émotion ? »

On n'a pas manqué cependant de fausser le sens des mots, afin de flétrir avec plus d'avantage une science qui, au reste, en appelle aux jugemens des siècles.

C'est avec un bien vif intérêt que les Homœopathes lisent (2) l'article de M. Trousseau et Pidoux, intitulé : *Médication substitutive* ou *Homœopathique*, quand ces auteurs établissent *la spécificité* des causes et des maladies. Tous s'attendent indubitablement à

---

(1) Organon.

(2) Traité de thérapeutique et matière médicale.

les voir conclure à la spécificité en thérapeutique. La conséquence paraît rigoureuse. Mais ce serait trop de l'Homœopathie proprement dite, et alors ils avouent une espèce d'Homœopathie chirurgicale, qui a ses avantages, sans doute, mais qui n'est nullement fondée sur la loi de spécificité qu'ils ont consacrée quelques pages avant. Tellement cela est vrai, qu'une phlegmasie syphilitique urétrale (p. 34), une conjonctivite blennorrhagique (syphilitique encore) (p. 37), sont traitées par le nitrate d'argent. Cette substance est le moyen homœopathique, il paraît, par excellence; elle est prescrite même contre les dysenteries (*toujours homœopathiquement*) (p. 35). L'Homœopathie est la médecine des spécifiques; il y a lieu de s'étonner à voir prescrire en son nom une substance autre que le mercure contre une affection syphilitique.

Ces auteurs ont si peu parlé de l'Homœopathie elle-même, qu'on serait presque tenté de croire qu'ils n'ont cité certain cas de la pratique ordinaire, où la loi *similia similibus* reçoit une complète justification, que pour introduire leurs lecteurs à la médecine homœopathique; car, je le répète, ils n'ont parlé que de la chirurgie homœopathique.

Mais il serait trop long et hors de mon

sujet de passer en revue tout ce qu'on a écrit dans les livres et les journaux. Beaucoup d'objections sérieuses et incomplètes ont été faites ; elles émanaient d'hommes de bonne foi, mais insuffisamment éclairés; d'autres sont le fruit de la méchanceté et de l'ineptie. Je ne chercherai pas à détruire ces dernières : qu'elles demeurent dans la science, si c'est possible, elles seront la mesure de la portée scientifique de certains adversaires de l'Homœopathie (1).

---

(1) Une cause constante a de tous les temps retardé l'admission des plus grandes vérités, au nombre des meilleures découvertes : cette cause, c'est l'amour-propre. Ce que le poète romain a dit du vieillard, en général,

. . . . . *Laudator temporis acti,*
Se puero.

on peut le particulariser et le dire de quelques hommes scientifiques. Il est affligeant pour l'homme de penser qu'il est en lui un germe d'orgueil qui le porte à croire que tout a été résumé dans son époque. Il ne peut admettre telle découverte, parce qu'elle est en opposition avec ce qu'il a appris. L'histoire n'offre, hélas! que trop d'exemples de cette dégradante vérité. Parce qu'on annonce une chose qu'il n'a pas connu, ou dont il n'est pas le contemporain, il se croit dispensé de l'examiner : tout au plus, s'il veut bien lui accorder un regard de dédain, et ne doutant point de sa rapide pénétration et de son infaillibilité, il va criant à l'absurde, à l'impossible! Quoique jeune en-

V.

Si Hahnemann n'a pu trouver grâce devant les corps savans pour son admirable découverte des préparations des médicamens, devait-il s'attendre à ce que ses précieux travaux sur les maladies chroniques reçussent le même oubli. L'espace que doit occuper ce tribut académique ne me permet point d'entrer dans une juste appréciation de sa division et de sa théorie sur les maladies chroniques ; seulement je veux dire que mes observations personnelles, faites dans les salles de l'Hôtel-Dieu d'Avignon, pendant plusieurs années, n'ont jamais infirmé les écrits de ce grand observateur. J'ai surtout été frappé, avant mes études de l'Homœopathie, de l'insuccès de tous les traitemens contre les affections syphilitiques avec végé-

---

core, j'ai entendu cette voix cassée de la décrépitude morale à l'occasion de l'application de la vapeur à nos machines : mon père l'entendit contre la vaccination ; mes aïeux virent grossir la conspiration contre Harvey, qui osa dire que le sang circulait, etc. ; et toujours on a cru être logique, parce qu'on a pris le connu pour type de l'inconnu.

tations. Chargé spécialement de la salle des vénériennes, j'ai grand nombre de fois reconnu que la maladie des fics (sycose) était un constant motif du retard de la guérison. Le fer seul ou les violens caustiques les faisaient disparaître, pour reparaître le plus souvent. Qui ne pense que ce procédé n'est point un moyen curatif? Les végétations ne croissent qu'en vertu d'un acte insolite de l'organisme, et les ciseaux n'atteignent que les effets de cet acte.

Parmi les accouchemens nombreux que j'ai faits dans cet établissement, j'ai également très bien observé l'influence des miasmes chroniques admis par Hahnemann, sur la grossesse et ses suites, les avortemens, les accidens obstétriques. Les mauvaises suites de couches ne reconnaissent souvent pas d'autres causes.

VI.

Les expériences qui ont été faites dans divers hôpitaux d'Europe, ne peuvent servir de preuves contre l'Homœopathie. Chaque parti les explique et leur donne la valeur qu'il désire qu'elles aient. Or, comme nos

adversaires sont plus nombreux que nous, nécessairement elles ont dû être plus désavantageuses qu'utiles à notre cause. Je ne discuterai point si elles ont été accomplies avec toute l'impartialité qu'elles demandaient et les lumières qu'elles réclamaient. Je veux seulement citer deux faits, entre plusieurs autres, qui me concernent (1). Les conséquences à en tirer seront évidentes.

J'ai commencé mes études d'Homœopathie en novembre de l'année 1836; au mois de mai de 1837, je voulus juger au lit du malade l'inconcevable puissance des globules, qui toujours avaient été pour moi un sujet de dérision. Un hôpital comme celui où j'étais, toujours peuplé de 280, 300 malades, me paraissait on ne peut plus favorable. Quelques expériences clandestines, je dois le dire aujourd'hui, m'enhardirent, et le 10 mai, je demandai au médecin de service de la salle des femmes fièvreuses, de traiter une jeune fille âgée de 19 ans, paraissant être affectée d'une violente fièvre inflammatoire.

Un des docteurs faisant un service dans une autre salle, m'avait témoigné le désir d'être au courant de mes expériences. Je le prévins : il examina attentivement la malade, et voici,

(1) *Ab uno disce omnes.*

mot pour mot, ce qu'il me répondit : « Voilà comment vous êtes, vous autres Homœopathes, vous vous exagérez tout. Cette fille, dites-vous, est affectée d'une forte fièvre inflammatoire; je prétends, et j'en suis convaincu, que cinq ou six jours de diète, et de la tisane délayante, la guériraient tout-à-fait. » Pourquoi donc la saignée, lui répondis-je, qu'a prescrite le médecin de service, dans le cas où je ne la traiterais pas homæopathiquement ? Oh ! répliqua-t-il, c'est pour en avoir plutôt fini ; mais la malade pourrait s'en passer à la rigueur.

Voyant combien nos opinions sur la gravité de la maladie étaient dissidentes, je renonçai à la traiter, pensant, quoi qu'il arrivât, qu'il n'en serait résulté rien de bon pour l'Homœopathie. Les prescriptions allopathiques *conditionnelles* qui avaient été faites, furent aussitôt exécutées. Voici l'observation du traitement de cette maladie.

Jaumas Joséphine, infirmière dans l'hôpital, âgée de 19 ans, entrée le 10 mai 1837, couchée au lit n° 54, de la salle des femmes fièvreuses. Le 10, eau sucrée, saignée, de douze onces ; le 11, eau sucrée, saignée de douze onces; le 12, eau sucrée ; le 13 (à cause des symptômes plus graves qu'elles présentait, elle est portée au lit

n° 27), saignée de huit onces, sinapismes à promener sur les extrémités (signes de cérebrite avec une éruption varioleuse à la peau); le 14, sinapismes; le 15, saignée de six onces, sinapismes; les symptômes alarmans on été conjurés; elle va de mieux en mieux; le 21, elle a reçu le demi-quart de portion et le lait; le 27, elle mange la demi-portion; le 28, diète; le 1er juin, potion huileuse purgative; le 5, purgation par la manne et le séné; le 9, elle est à la demi-portion; elle sort le 13, assez bien rétablie (1).

Si le traitement homœopatique avait été mis en usage, on n'aurait pas manqué de dire, s'il n'avait été plus efficace que celui qui a été employé, qu'une copieuse saignée, au début de la maladie, aurait rendu facile et sans danger l'éruption varioleuse, qu'aucun de nous n'avait prévue; et la conséquence aurait été celle-ci : les globules sont inactifs, ils font perdre un temps précieux.

Le fait suivant n'est pas moins remarquable.

Un autre médecin de l'hôpital désirait, disait-il, expimenter l'Homœopathie; mais

---

(1) Cette fille est aujourd'hui infirmière dans la salle des femmes blessées; elle pourrait, au besoin, confirmer une partie de ce que je viens de dire.

l'ignorant complétement lui-même, et professant *alors* la plus haute estime pour mes connaissances, il voulut m'établir l'expérimentateur, et m'accordait toutes les conditions que je pouvais ambitionner; il me propose d'abord de traiter *un cas simple* de fièvre intermittente.

Un fait récent (1) me faisait suspecter sa franchise médicale, et malgré la *simplicité* de la maladie, qu'il disait curable *en huit ou dix jours*, je crus, moi *élève*, devoir juger par moi-même, et je refusai obstinément l'expérimentation clinique (*ce cas n'était rien moins que simple et curable en huit ou dix jours*).

Voyons néanmoins ce que devint, traité par l'Allopathie, *ce cas simple de fièvre intermittente, exempt de toute complication*,

---

(1) Une dame affectée de rhumathisme chronique, et alitée depuis six mois, était traitée par lui : au vingt-troisième jour du traitement homœopatique, elle se lève, et ce médecin trouva l'amélioration toute naturelle, à cause du changement de saison, a-t-il dit. Il n'aurait pas sans doute donné cette raison, s'il avait observé, comme moi, et la malalade, que les huit premiers jours, époque principale de la manifestation de l'acte curatif qui s'opérait, ont coïncidé avec un abaissement considérable de la température, causé par un vent du nord très violent.

comme me le dit, de très grande bonne foi sans doute, le docteur de service.

Pujol, soldat au 24e de ligne, couché au lit n° 17, de la salle des militaire fièvreux, entré le 29 juin 1837. Le 30, saignée de douze onces, dès l'invasion de l'accès (cette prescription est du médecin qui avait précédé celui qui me proposait de le traiter), jusqu'au 6 juillet, il est à l'usage du lait et à un régime alimentaire modéré; le 6, diète, le 7, purgatif avec

Tamarin. . . .	2 onces.
Manne.	3 onces.
Sel d'Epson. . .	2 gros.

Le 8, diète; le 9, un quart de portion et

Sulfate de quinine.	15 grains.
Opium.	2 grains.

en quatre pilules.

Jusqu'au 17, il reçoit les trois-quarts de portion. Le 18 soupe claire, lait et loock (1). Jusqu'au 30, il arrive par gradation aux trois quarts de portion; le 31, il est réduit au quart; du 3 jusqu'au 9 août, il mange les trois quarts; le 10, soupe claire (toujours lait et look); le 11, demi-quart; le 12, *idem*; le 13, le quart; le 18, il reçoit les trois quarts jusqu'au 31, jour de sa sortie.

---

(1) Il est alors coté *pneumonie chronique.*

C'est à cette époque que se déclarèrent à la caserne, en quelques heures, plusieurs cas de choléra ; on craignit une épidémie, et on fit sortir de l'hôpital, par invitation du sous-intendant militaire, tous ceux que le médecin désignerait comme les moins malades. Pujol fut de ce nombre, mais il n'était pas entièrement rétabli (1).

Quelles conséquences n'aurait-on pas tirées contre l'Homœopathie, si traitant ce malade, *curable en huit ou dix jours*, je l'avais laissé séjourner à l'hôpital seulement la moitié de l'espace de temps qu'il y est resté par le traitement allopathique !!!

Le médecin, auteur de cette proposition, n'a pas craint de donner mon refus d'expérimenter, comme une défaite complète, et il a dit même qu'il fallait que je n'eusse aucune conviction en faveur de l'Homœopathie, pour refuser ses toutes loyales invitations cliniques.

Ces faits, au reste, ne se sont point passés d'homme à homme, ils ont été publics.

Si j'avais été moins prudent et moins prévoyant, sans doute l'Homœopathie aurait

---

(1) Dans ces deux observations, il était inutile de détailler les phénomènes morbides journaliers ; c'est étranger au but que je me propose.

été perdue pour long-temps dans Avignon.

Toutes les expériences sont à recommencer; il est à désirer qu'on y apporte moins de prévention de part et d'autre (1).

Je ne saurais mieux terminer ce travail qu'en y ajoutant l'histoire de quelques maladies traitées et guéries par moi, sur la personne de quelques amis. Néanmoins quelqu'intérêt que puissent présenter ces observations, je ne les rapporterai pas, à cause de l'extension déjà trop grande que j'ai donnée à cette dissertation. Au reste, les journaux d'Homœopathie en sont remplis, et on ne croirait pas mieux aux miennes qu'à celles des autres Homœopathes (2).

---

(1) Qu'on ne dise pas *qu'on a fait assez de victimes à l'Homœopathie ;* il y a moins de danger à prescrire nos dynamisations que 96 grains d'émétique (Rasori), ou 48 grains d'aconit (Barbier). Au reste, nous demandons l'expérience, si l'on veut, exclusivement dans les maladies que l'Allopathie ne guérit pas (la liste n'en est pas courte), serait-ce même les odontalgies.

(2) Pour être crus de nos adversaires, il faudra en venir à rédiger nos observations par devant *notaire royal*, ou *huissier assermenté*. Alors peut-être nous ne serons plus accusés *de mal observer, de mal interpréter la nature, de ne voir que ce que nous voulons voir.*

FIN.

QUESTIONS.

SCIENCES ACCESSOIRES.

Des matières colorantes du sang?

Plusieurs chimistes ont attribué la couleur du sang au fer ; d'après eux, ce métal existe à l'état de protoxide dans le sang veineux et de sesquioxide dans le sang artériel. Les travaux les plus récens sur cette matière sont ceux de MM. Lecanu et Sanson. Le premier a donné à la matière colorante le nom de *globuline*, et en a retiré par l'incinération du *sesquioxide* de fer. *La matière colorante rouge* de M. Sanson n'en donne aucune trace.

On a encore extrait du sang de la matière colorante jaune, de la matière bleue, de la matière violette foncée.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

Distinguer les dents temporaires de celles qui doivent leur succéder?

Les dents temporaires se distinguent des

dents permanentes par les caractères suivans : on en compte vingt ; elles ont leur couronne plus blanche et plus ronde , leur collet est surmonté en dehors par une saillie légère qui leur donne une apparence ventrue toute particulière. Les incisives et les canines sont beaucoup plus petites ; les molaires , au contraire , sont plus grosses que celles de la seconde dentition ; les incisives et les canines sont configurées, à peu de chose près, comme celles qui leur succéderont. Mais il n'en est pas de même des molaires ; celles-ci , en effet , sont de grosses molaires et non des dents bicuspidées , comme celles qui les remplacent.

Les racines des dents temporaires sont généralement plus courtes et plus grêles que celles des dents permanentes.

La substance des dents de lait est très analogue à celle des dents secondaires ; cependant elle est un peu moins dure.

Les dents temporaires reçoivent leurs artères d'une branche particulière de l'artère dentaire , qui occupe un conduit distinct du canal dentaire lui-même.

SCIENCES CHIRURGICALES.

Des déchirures du vagin, du col et du corps de l'utérus qui peuvent avoir lieu pendant l'accouchement?

Les déchirures du vagin se remarquent surtout dans la moitié inférieure, elles peuvent s'effectuer de trois manières différentes : 1° par les tractions que produisent les efforts utérins, en tirant le col vers le fond ; 2° par la pression de la tête pendant qu'elle descend ; 3° par les contusions dues au même mouvement, ou bien aux manœuvres tocologiques.

Les déchirures du col, quoique larges et profondes, se réduisent ensuite à trop peu de chose pour réclamer un traitement. C'est presque toujours le point de l'orifice qui correspond au passage de l'occiput, quand le fœtus vient par le sommet ; du front ou du vertex, quand c'est la face, de l'occiput et du front encore, quand c'est le pelvis, qui se trouve déchiré après l'accouchement.

La rupture utérine pendant la grossesse, est causée par une pression violente, par un instrument tranchant, déchirant, contondant, etc. De tout obstacle qui s'oppose

à l'expulsion du fœtus peut dépendre la rupture spontanée ; elle peut frapper tous les points de l'utérus ; mais on la voit le plus souvent à la partie postérieure de cet organe.

SCIENCES MÉDICALES.

Des maladies propres au climat tempéré, quelles sont les règles de l'hygiène qui lui conviennent ?

Toute division des climats est arbitraire, par cela seul que les phénomènes qui résultent de l'obliquité toujours croissante des rayons solaires, suivent dans leur apparition la même marche progrestive, et ne se transforment jamais d'une manière brusque. Ainsi, le tempéré participe du climat tropical et des climats polaires, quant aux maladies qui lui sont propres et quant à l'hygiène qui lui convient.